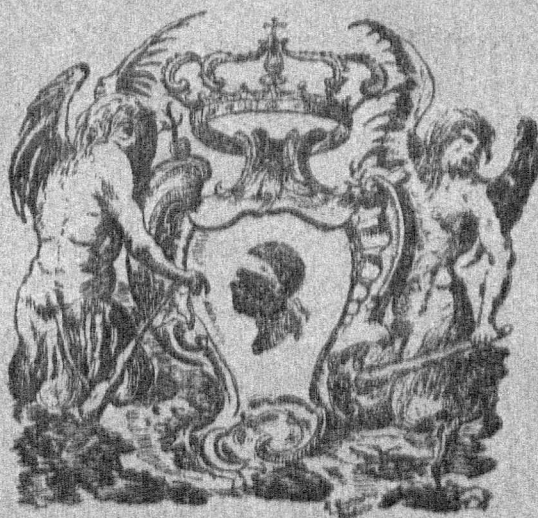


REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
QUILICHINI (J.-B.) <i>L'agonie d'une vendetta</i>	69
PITOLLET (CAMILLE). <i>Toujours Sampiero et Vanina</i>	84
COLONNA DE GIOVELLINA (GÉNÉRAL). <i>Le général Baciocchi</i>	97
SAVELLI DE GUIDO (PIERRE). <i>Le monastère de Carbara</i>	110

Bibliographie et Nouvelles

AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que la présentation par l'Administration des postes d'une quittance d'abonnement entraîne pour la Revue une dépense, bien inutile, de 3 francs 35 et que les économies sont aussi impérieuses pour les périodiques que pour l'Etat.

A VENDRE : Magnifique album de lithographies sur la Corse de 1830, 48 lithographies, grand in-folio 30 x 40. Document unique sur les monuments à cette époque. Excellent état. *Prix* : 600 francs.

ABONNEMENTS

20 francs pour la France et les Colonies.
25 francs pour l'Etranger.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 26, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : Paris 513.42 — TÉLÉP. Danton 34-25



REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

L'agonie d'une vendetta

PREMIÈRE PARTIE

C'était une belle intelligence que le docteur Brocca, au visage tendu de pensée, à l'esprit cultivé et aux connaissances étendues.

Il respirait la santé morale. Rien de mondain ne l'attirait : ni les satisfactions du luxe, ni les vanités de notre société frivole. Il aimait le beau dans toutes ses manifestations et réservait son large mépris pour le médiocre ; ses qualités de loyauté, de sincérité, son respect de la dignité des autres lui attiraient la vive sympathie de ceux qui l'entouraient.

A Pise, où il avait étudié la médecine, il s'était lié avec des sommités italiennes et la détermination prise de se fixer en Corse, au sud de l'île, pour soigner une clientèle de parents et de miséreux, avait été considérée, par ses amis, comme une abdication.

Il pouvait dire adieu aux rêves d'avenir. L'avenir qui se montrait souriant à sa jeunesse ardente et travailleuse, l'avenir se fermait devant lui. Il l'encerclait, à jamais, d'un mur épais et sombre, sans possibilité d'échappée sur un ciel lumineux.

Il savait très bien qu'il renonçait à l'argent, à la considération, à la gloire peut-être. Mais quel est le but de la vie ?

Gagner de l'or, attendre la sagesse, obtenir l'amour d'une femme ?

Doué pour les spéculations de la pensée, il devenait un médecin de campagne, petit médecin avec un méchant

cabriolet et un mulet rétif, avec une clientèle de gens sordides et besogneux.

Perdu dans un chef-lieu de canton de l'*Alta rocca*, il avait emporté d'Italie une malle pleine de livres, une malle au dos recouvert de peau de porc, avec des soies piquantes et lustrées. Ses livres, ses chers livres, non de technicité, mais de littérature générale, constituaient le plus clair de son bagage.

Vieux livres remplis de vieilles pensées d'hommes d'autrefois.

On voyait amoureusement enveloppées des éditions, imprimées à Lyon, du Padre Alighieri et celles du comte Colbert d'Estouville, datant de 1776. Il possédait les écrits de Bernardin Daniello, in-4° de Venise, ainsi que l'édition della Crusca et de Venturi dédiée à Clément XII.

Il avait la faculté de lire dans l'original, ce qui lui permettait de pénétrer la poésie du Dante dans son ton et ses tours de phrase. Dans cette fréquentation il avait acquis la dignité, la moralité et la confiance que possédait le grand Alighieri.

Attiré par le beau livre illustré, il avait le culte des œuvres d'art et des exemplaires uniques.

D'un patriotisme ardent, il conservait pieusement les œuvres de l'Académie des Vagabondi, ainsi que de son émule, l'Académie des Bellicosi. Les premiers vantaient les rois de France, les seconds rendaient hommage à la République de Gênes et aux différents gouverneurs qui se succédaient en Corse.

Tous les chefs-d'œuvre de la littérature italienne formaient son trésor. Ils n'étaient pas tous rares, mais ils constituaient pour lui un refuge dans ses moments d'ennui mortel.

Sur sa table de travail des livres amoncelés, des manuscrits, des in-folios, des traités de médecine, des revues,

le tout surmonté par une lampe de cuivre, de forme antique, à trois becs aux mèches fumeuses.

En face de cette table, un large fauteuil, à dos de cuir vert, lourd, fortement rembourré.

La salle à manger, boisée de panneaux bruns, petite et basse de plafond, servait de cabinet et de laboratoire. Sur la cheminée, en noyer ciré, un balancier allait et venait entre les colonnes d'une pendule supportant un aigle doré aux ailes déployées. En bois de cerisier, recouvert d'un marbre gris, un guéridon disparaissait sous les publications médicales, les livres de philosophie, d'art, d'histoire, des papiers en désordre.

Les fauteuils à médaillon, ameublement disparate, provenaient de plusieurs générations.

Sur une façade, du plancher au plafond, s'étagaient des rayons chargés de livres.

*
* *

Quelques maisons aux rudes pierres, à peine équarries, discrètes et silencieuses, serrées les unes contre les autres au hasard des rues et des places irrégulières, autour d'une vieille tour construite pour le refuge en cas d'attaque du pirate sarrazin, se dressent dans le gris du ciel, sur un éperon surplombant la vallée supérieure du Rizzanese.

Dans les arbres fruitiers, des masures hautes, aux fenêtres à petits carreaux, avec des perrons faciles à démolir, des escaliers branlants, dédaigneuses de toute grâce, se rapprochent des points d'eau des vallonnements.

Pour tout mérite, une teinte de vétusté.

Voici Ste Lucie, aux maisons groupées, compactes autour de la Toura, Olmiccia en amphithéâtre, Poggiu sur un mamelon, St André en fortin, Altagène et Zoza frileusement enfouis dans les châtaigneraies et Mela exposé à tous les vents.

Les gens du pays se succédaient sur ces terres riches

en humus où la vigne, les cultures maraîchères, les céréales occupaient tous les points de la propriété morcelée à l'infini.

D'une éminence, du sommet d'un arbre, on voyait la mosaïque des carrés de terrains entourés de murs de pierres sèches, écroulées bien souvent et dont les ronces, les racines et les souches liaient les blocs.

Là, vivaient les parents du docteur Brocca.

Petits propriétaires de village, mi-rustiques, mi-bourgeois, aux mœurs simples, aux idées étroites, confinés dans des existences méthodiques et routinières, n'ayant connaissance des grands événements, survenus sur le continent, que des mois et des mois après, lorsqu'ils ne présentaient plus aucun intérêt.

Leur horizon se bornait aux murmures de la campagne et aux agitations de la vie rurale.

Ils travaillaient rudement la terre, la terre des ancêtres, la terre transmise en dépôt, cherchant à grossir le patrimoine qui faisait la force et la joie des familles.

Ils peinaient et besognaient arrosant de leurs sueurs les sillons gelés par les verglas et entouraient de soins les ceps convulsés et grillés par le soleil du mois d'août.

Ils étaient attachés à la terre, d'une passion innée, orgueilleux et fiers de la possession du sol. Toujours penchés vers elle, ils en avaient pris la couleur et la dureté.

Quelle satisfaction aussi quand les coffres du grenier s'emplissaient du blé blond de la moisson et que les vieux tonneaux de la cave, humide et fraîche, s'alignaient pleins de vin parfumé, véritable rubis, dont la réputation s'était répandue jusqu'en Turquie, racontaient les vieillards, d'après leurs souvenirs attendris.

On vivait heureux le long des jours, occupé aux travaux de la campagne.

Les crêtes lumineuses des montagnes de l'Incudine et de Zeravu bornaient la vue comme des œillères. Tout était limité chez eux ; ambition et horizon.

A quoi bon quitter le pays ! On travaillait, on aimait, on mourait sur place, à l'ombre du clocher. La vie était harmonieuse et douce.

Les hommes continuaient leur existence sans autres événements que les manifestations de la vie et de la mort. Les familles prospéraient dans la joie, dans l'affection de tous les membres solidaires et quand l'un d'eux était appelé au service militaire, on payait un remplaçant, car on avait de quoi.

*
* *

La famille Maestrali était une des plus considérées de la région. De tout temps les possesseurs de la terre ont joui du prestige qui s'allie à l'exercice du pouvoir. Lorsque Pascal Paoli institua les juntas, ou commissions extraordinaires, dans l'intérêt de la salubrité publique, choisies parmi les notabilités, un Maestrali en faisait toujours partie.

Plus tard des membres de cette famille furent élus comme magistrats cantonaux et de provinces. Ils étaient malheureusement placés sous l'influence des électeurs dont ils subissaient la pression et quelquefois les exigences.

Assez riche pour être en vue et remarquée des Pouvoirs publics, cette famille pouvait s'assurer des concours et maintenir son autorité sur la piève d'Attallà, avec d'autres familles parentes et alliées, les Brocca, les Nobili, les Ortoli.

L'aisance relative dont jouissaient les Brocca avait permis aux parents du jeune docteur de l'envoyer à Pise faire ses études de médecin.

D'autres membres avaient embrassé la carrière ecclésiastique et la plupart, propriétaires terriens, s'adonnaient à l'élevage, à la culture de la vigne et à l'exploitation du sol.

Jean Maestrali, dit Cofano, à cause de son caractère sournois, avait vingt-six ans à l'époque où commencent les malheurs de la famille. Beau garçon, soigné de sa personne, causant bien, il inspirait de la sympathie et avait tout pour plaire physiquement. Son moral était plutôt mauvais ; vaniteux, d'un caractère léger, il était capable de se dépouiller pour faire plaisir à quelque flatteur de village qui l'appelait « *u giô* ». C'était un faible.

Il avait la direction d'une petite magnanerie établie au premier étage d'un vieux pressoir abandonné. L'installation était primitive. Avec des moyens de fortune il avait donné un certain développement à cette industrie. Un moment arriva où il n'eut plus de feuilles de mûrier pour satisfaire la voracité de ses vers à la dernière mue.

Dans la région, seule la famille de Giudice Magalioni exploitait cette industrie et tirait quelques maigres ressources d'un travail de quelques mois. Un ancêtre prévoyant, qui comme le Béarnais avait foi dans l'avenir de la soie, avait eu soin de planter des arbres dans un bas-fond, *a chiosa di i chialzi*. Cette plantation donnait au printemps une vive frondaison de larges feuilles au vert sombre. Au mois de mai, au moment où les bourgeons du mûrier laissent apparaître quelques petites feuilles, Giudice Magalioni procédait aux différentes opérations et suivait avec patience le développement de la graine de ver à soie.

Sa nièce Descola l'aidait dans son travail ; elle portait sans faiblir son fardeau.

Il fallait une certaine habileté et surtout beaucoup d'activité, pendant la période d'éclosion. Les chenilles d'abord entièrement noires, hérissées de poils subissent un premier changement de peau et leur couleur s'éclaircit. Une seconde mue a lieu, le ver est blanchâtre en ce moment. Il se dépouille encore trois fois de son ancienne peau avant d'atteindre son entier développement. A cette dernière mue son appétit paraît insatiable.

C'est à ce moment qu'il faut avoir soin de renouveler la feuille et d'enlever la vieille litière et les ordures.

Puis le ver devient plus lent, il diminue de volume et commence à filer son cocon. Il jette des soies sur la bruyère et il ne tarde pas à s'envelopper dans ses fils qui deviennent de plus en plus compacts. Le cocon confectionné, le ver se raccourcit, se renfle par le milieu du corps et, au bout de quelques jours, se transforme en chrysalide. L'insecte parfait éclôt une quinzaine de jours après, il perce son cocon d'un trou circulaire et se traîne en agitant ses ailes. Il faut veiller à ce que le cocon ne soit pas percé. Pour cela on a soin de tuer l'insecte en le soumettant à une forte chaleur.

Descola avait un petit frère. Orpheline de bonne heure elle avait été élevée par son oncle Giudice, un homme de mœurs rigides et d'une honnêteté scrupuleuse. Depuis la mort de sa mère, son intimité, avec son oncle, s'était resserrée, ils s'aimaient davantage dans la solitude.

Ils vivaient tous modestement du produit d'une vigne, de rares récoltes d'olives, d'un peu de jardinage et de quelques bêtes en abandon.

Fière de son nom, qu'elle faisait remonter au IX^e siècle, la famille Magalioni était venue s'établir à Tallanu après l'expulsion des Sarrazins du sud de l'île. Originaire de Sienne, elle eut pour auteur Giacomo Magalioni qui, en l'année 808, vint, avec le marquis de Toscane, guerroyer en Corse contre le Maure. La généalogie de cette noble famille, établie par Messire Jean de Magalioni, reconnue par le Sénat de Gênes en 1458, fut signée par le Magnifique chancelier de Negri.

Certes on ne trouvait pas suspendus aux murs misérables de Giudice Magalioni, dans des cadres dorés, peints à l'huile, les membres marquants de sa famille : des seigneurs féodaux, des caporali, des brillants officiers et des capitaines des Républiques de Gênes et de Venise ! Des ecclésiastiques distingués et des administrateurs de

grande valeur sortirent du rang et furent au service des rois de France, des officiers supérieurs jouèrent un rôle important, même dans l'ordre administratif. Anton Padovani fut élu député à l'Assemblée nationale d'Orezza par les électeurs de Tallanu.

Giudice, descendant de la famille, petit propriétaire de village, avait charge d'âmes. Il avait la responsabilité de l'éducation de la jeune fille et de son frère, âgé d'une douzaine d'années.

Descola avait vingt ans. Elle était mince et de taille élancée, avec des cils foncés sur des yeux châains et des sourcils bien dessinés, sa carnation de blonde et sa ronde poitrine attiraient autant que sa physionomie intelligente. Elle plaisait par sa grâce, ses mouvements enfantins un peu nonchalants. Elle avait tendance à la rêverie et la solitude où elle vivait l'y aidait puissamment.

Jean Cafanu, pressé par le besoin urgent, se rendit chez Giudice pour lui demander quelques sacs de feuilles de mûrier qu'il aurait ramassées sur l'arbre si le propriétaire consentait à s'en dessaisir.

Et ce qui devait arriver, arriva. Nul n'échappe à son destin. La fatalité s'exerça dans toute sa rigueur.

On ne croit pas trop au coup de foudre. Cela fait joli dans les romans et cela flatte l'amour-propre des femmes. Cependant il se produisit et Jean Maestrali, à la vue de Descola si timide, si résignée, au visage exquis, un peu pâlotte et à la voix fraîche, tomba amoureux de la jeune fille aux grands yeux clairs.

Il devait comme un torrent agité, gris ou bleu, se jeter dans un lac clair et limpide et en troubler les eaux.

Il faut si peu pour jeter le désarroi dans le cœur d'une jeune fille pure !

Avec ses atours de coq de village, sous divers prétextes souvent les plus futiles, il se rendait chez les Magalioni et ne cachait pas son admiration pour la beauté et

le charme de Descola, saisie et alarmée, par cette passion intempestive.

Jean, de jour en jour plus épris, recherchait les occasions de voir Descola seul à seule pour lui avouer son amour grandissant. Quand la jeune fille se rendait à une propriété, chez une parente, à un village voisin, Jean surgissait et imposait sa présence. Il ne s'attardait pas aux banalités d'usage. Il abordait tout de suite la question sentiment et devenait éloquent pour exprimer son amour.

Assez souvent la jeune fille accordait à Jean Maestrali des rendez-vous mais son petit frère était toujours présent et lui servait, pour ainsi dire, de chaperon. Elle acceptait, dans l'ingénuité de son cœur, cette première sympathie rencontrée sur son chemin.

Descola se rendit, un jour du mois de mai, à Gargiaca chez un oncle estropié par un coup de pied de cheval.

Jean Maestrali la rejoignit dans le chemin creux qui dévale vers la plaine du Fiume grossu et, pendant tout le trajet, il dévida son chapelet en termes vibrants de passion.

Le chemin, tout embaumé des senteurs de la menthe sauvage, des chèvres-feuilles, de toutes les labiées des champs, était masqué par la verdure, formant tunnel, ne laissant passer les rayons du soleil que par intermittences.

Ce fut une agréable, une merveilleuse promenade pour les amoureux se parlant, à cœur ouvert, dans la lumière blonde d'une matinée de printemps au milieu d'une nature reposée.

Une odeur de miel se dégageait de la clématite en fleurs. En quelques bonds Jean contourna un buisson, tressa une couronne de petites fleurettes blanches et la posa délicatement sur le front de sa fiancée.

Posant un genou en terre.

— Voilà, dit-il, comment vous serez quand je vous conduirai rougissante à l'autel.

Elle n'attendit pas ce jour-là, Descola, pour rougir violemment. Confuse elle murmura :

— Que cela soit le plus tôt car mon oncle s'impatiente.

— Rassurez-vous, ma chérie, je suis aussi désireux que vous de hâter notre union. J'en parlerai bientôt à mes parents.

— Oui, mon ami, faites-le pour que nous sortions de cette incertitude.

— Vous savez que pour moi vous êtes sur un piédestal de respect et d'admiration.

— Je ne doute pas de vos sentiments, Jean, mais ne prêtons pas le flanc aux insinuations et aux commérages des malveillants.

Retirant la couronne de son front, elle en détacha une toute petite branche chargée de fleurettes qu'elle tendit à son fiancé.

Jean Maestrali, pieusement, posa un baiser sur la brindille offerte et l'arbora à sa boutonnière.

Un jour, Descola reçut un paquet qu'elle défit avec curiosité. C'était une peau de renard desséchée que Jean avait préparée comme descente de lit.

— Je voudrais être caressé par vos pieds nus matin et soir comme elle, dit son amoureux à Descola qui le remerciait de son cadeau.

Jean faisait avec Descola des projets d'avenir. Il parlait de sa vive intention de l'épouser au plus tôt et de l'amener au sein de sa famille, triomphante de beauté ! Elle devait faire la joie et le bonheur de son foyer, sa présence aurait embelli son intérieur.

— Vous êtes la flamme de ma jeunesse, disait-il, la lumière de ma nuit.

Ces paroles passionnées se mêlaient à la chaleur de son sang.

Comme tous les amoureux, il avait la manie des confidences et de ses épanchements un flot de tendresse s'é-

chappait. Elle restait haletante, rougissante, émue ; son cœur fondait à cette chaleur, ses rêves s'exaltaient.

Il l'étourdissait par des promesses extraordinaires, des serments sacrés, des engagements solennels.

Ses parents auraient facilement consenti à l'accepter comme la douce compagne, l'élue de son cœur. Ah ! certes, il n'était pas restreint son vocabulaire d'amoureux !

Descola timide, tremblante, heureuse, brûlait de se sentir aimée. Son amour éclatait comme un matin de printemps, mais elle étouffait son secret, cachait sa tendresse, souffrait délicieusement tout en se forgeant une félicité du bonheur espéré. Dans la confiance et dans l'amour, elle attendait la réalisation des deux projets formés et le bonheur devenait plus intense, rien que d'être seulement entrevu. L'espoir fleurissait dans son cœur et parfumait sa vie.

Alors commença l'époque ravissante des fiançailles ! Son cœur, comme un bouton de rose, se déploya au soleil de ce printemps, à la musique de la voix de son fiancé.

Il y a des femmes qui désirent la fortune, les bijoux, les attelages, les beaux meubles et les beaux tissus ; elle, ne désirait qu'un cœur qui l'aimât.

Pourquoi aurait-elle douté de la sincérité de Jean dans ses protestations d'amitié !

Aurait-elle jamais pu supposer que ses prières, ses soupirs, sa tendresse, son ravissement, ses supplications passionnées étaient trompeurs !

Tout son être tendu vers lui, lui disait qu'aucune méfiance n'était possible et dans le frémissement des mots entendus, balbutiés à son oreille, son âme, faite pour s'attacher, ne retenait que l'éternel murmure : « Descola, je vous aime ».

*
* *

Minuit sonnait à la vieille horloge de la salle du rez-

de-chaussée de la maison de Giudice Magalioni. La lune, haute à l'horizon, se jouait dans les arbres de la place et remplissait la chambre de Descola d'une clarté laiteuse. La forte odeur des accacias et l'arôme des sureaux embaumaient les alentours. La jeune fille se réveilla au bruit du dehors. Une sérénade s'élevait dans le calme de la nuit ; un chant, accompagné d'une guitare, perça le silence baigné de lune. Jean Maestrali découvrait son amour, plus difficile à cacher qu'une fumée de bois vert. Il le faisait éclater en vers passionnés et célébrait la beauté, la grâce et le charme de sa bien aimée, attendant du destin la réalisation de désirs véhéments.

Une lumière discrète se montra derrière la vitre. Son amour était accepté par la jeune fille, selon la vieille coutume corse.

Enveloppée d'une robe sombre, immobile auprès de sa fenêtre dans une pose pleine de grâce, tremblante et heureuse, Descola semblait aspirer, par tous ses pores, les paroles enflammées qu'une chaude brise lui apportait.

Du même coup, les parents, en étaient informés.

Jean Maestrali avait brûlé ses vaisseaux, donc arrière les rivaux, le jeune homme venait de s'engager d'une façon définitive.

Quel concours de circonstances a-t-il fallu pour que Jean Cafanu, si épris et si sincère, dès le début, ne tint pas ses engagements envers Descola ! Son cœur, son esprit, ses sens, étaient tournés vers la jeune fille. Y a-t-il d'autres puissances sourdes qui dirigent nos actes et nous entraînent aux abîmes.

Pourquoi a-t-il transigé avec le sentiment de l'honneur. Est-ce l'influence de sa famille, peu désireuse de s'allier à une orpheline dont la situation de fortune était plutôt médiocre. La famille Maestrali n'était pas connue pour son amour de l'argent.

Faut-il attribuer sa détermination au caractère du jeune homme ondoyant et léger ! A sa versatilité ! peut-être.

Les maladresses de Jean Cafanu s'étaient répandues dans le canton aussi rapidement qu'une traînée de poudre. Aucune demande officielle de mariage n'était cependant venue de la part des Maestrali. Ceux-ci ne pouvaient se faire d'illusion sur l'insulte faite aux parents de la jeune Descola. Comment expliquer cette étrange attitude de la part de gens pondérés.

Les renseignés ont toujours prétendu que l'opposition venait de zia Santa, une vieille tante ayant des vues sur Jean Maestrali pour le mariage avec sa filleule, encore jeune, en pension chez les filles de Marie, à Ajaccio. zia Santa était riche et veuve sans enfant. Elle comptait doter la petite pensionnaire et lui choisir un mari.

Mariée sur le tard à un homme plus jeune qu'elle, l'union n'avait jamais été heureuse. Délaissée par un époux volage, son amour maladif fut bafoué et elle se vengea des heures atroces de son grand abandon, en vivant assez longtemps pour empêcher son mari d'épouser une des ses maîtresses.

N'ayant trouvé aucune compensation autour d'elle, elle garda rancune à l'humanité de l'indifférence masculine et son caractère s'aigrit. De grincheuse, elle devint acariâtre. La bile envahit ses chairs empâtées de graisse. Ses manières pointues mettaient en relief la sécheresse de son âme. Dévote sans charité, elle se faisait détester de tous et elle haïssait les riches par envie et les pauvres par orgueil. Elle éprouvait une satisfaction malsaine à semer de la douleur dans son entourage.

Avec l'entêtement d'une vieille personne, elle ne voulut rien entendre au sujet des engagements de Jean avec la jeune Magalioni. Par perversité, elle entendait assurer le bonheur de sa nièce sur le malheur de Descola.

Cependant arrivaient jusqu'à elle des masses de critiques, de racontars, de commérages. Intraitable, elle y

opposa un veto avec menaces. Elle devait jouer le rôle de la destinée.

Les Maestrali, non par cupidité, mais par faiblesse, s'inclinèrent et Jean, ballotté par les circonstances, pitoyable, oublieux comme tous les hommes et toutes les femmes, ne tint aucun compte de ses engagements et souilla ce qu'il y a de plus pur au monde, l'amour d'une jeune fille. Il devait payer de sa vie son outrecuidance.

*
* *

Descola avait constaté avec surprise les changements d'humeur de son fiancé. Elle avait vainement cherché à lire dans cette âme tourmentée aux variations si soudaines.

Pas un malentendu, pas un nuage n'avait obscurci leur dernier entretien. Comment expliquer cette retraite prolongée car les visites de Jean avaient cessé.

Descola hésitait à comprendre. D'autres se chargèrent de lui désiller les yeux en faisant appel à ses ennemis invisibles mais présents : l'absence, le doute, la mauvaise foi.

Ainsi donc, entre l'amour et l'argent, Jean Maestrali n'hésitait pas. C'était un homme assez méprisable, assez vil pour tenir une pareille conduite. Il l'avait aimée cependant, son amour-propre l'inclinait à le croire. Et maintenant c'était l'abandon.

Elle eut le sentiment de la fin de tout, de l'entrée dans l'obscurité, dans la tombe. Cette cruelle séparation, cet isolement du cœur, comprimaient sa bouche pleine de sanglots, son idole s'était écroulée. Elle en voyait, dans l'obscurité, les morceaux brisés. Adieu, les beaux désintéressements, les belles délicatesses !

Elle aurait voulu briser son cœur et sa chair en luttant contre elle-même. De l'abîme de son âme émergeaient les souvenirs d'hier.

Comment vivre maintenant !

Elle avait horreur de l'hypocrisie des rapports de famille, des relations sociales.

Elle voulait souffrir seule, sans consolations banales. Les maladroits font plutôt saigner que consoler les cœurs. Est-ce qu'on guérit les chagrins avec les bonnes paroles !

Pouvait-elle sourire aux gens avec un cœur comme le sien, aux blessures si vives.

Cette période où tout son cœur s'était donné, c'était le seul grand roman de sa vie. En pensant à Jean Maestrali elle fermait les yeux pour suivre les images tumultueuses qui embrumaient son cerveau, son oreille résonnait de sa voix timbrée et musicale.

Les occupations journalières, puériles, qui tiennent tant de place dans l'économie ménagère, pour les femmes, ne pouvaient la distraire.

Trompée par des lueurs, elle se levait plusieurs fois dans la nuit pour attendre le jour. Une veilleuse, compagne de son insomnie, brûlait sur une commode et éclairait les meubles familiers de sa chambre.

Elle étouffait. Soulevée dans son lit pour supporter les battements de son cœur, elle respirait à peine.

Sa jeune imagination, qui avait vécu dans un monde enchanté de splendeurs, retombait brusquement dans la réalité décevante.

Des intermittences d'anxiété lui coupaient la respiration. Elle était empoisonnée par le cadavre de son amour et savourait l'angoisse de son abandon.

Heureuse, elle ne pensait guère à Dieu ; maintenant, dans son désarroi, elle ne pouvait se faire à l'idée qu'un Dieu de bonté pût autoriser l'injustice dont elle était victime.

Et cela même l'effrayait de penser qu'elle s'en prenait à Dieu.

Près de sa fenêtre, le regard plongé dans un horizon de vallées, sous un ciel parcouru de nuages sombres, elle écoutait le souffle de son oncle, dans la chambre voisine,

agité sur sa couche. Le jour et la nuit se passaient dans la douleur et l'incertitude.

Elle pressentait qu'on tramait quelque chose de tragique. Des sanglots se pressaient dans sa gorge, ses yeux s'emplissaient d'épouvante. Maintenant la peur de la vendetta la tenait dans des transes perpétuelles comme en présence d'un danger.

(A suivre).

J.-B. QUILICHINI.

TOUJOURS SAMPIERO ET VANNINA

A propos d'un ouvrage récent ⁽¹⁾

Il est des thèmes légendaires sur lesquels il semble que l'imagination de l'homme s'exalte sans en épuiser jamais complètement les enivrantes sources. De ceux-ci (encore qu'à un moindre degré que d'autres) fait partie l'obscur histoire du destin conjugal d'un héros corse dont le nom a été, récemment, remis en mémoire par le lancement, à Port-de-Bouc, d'un paquebot baptisé à son patronyme : *Sampiero Corso*. Et, si nous en croyons M. Léon Maestrati dans le *Petit Marseillais* du 25 décembre dernier, « on aurait pu donner plus de lustre » à la cérémonie, en y conviant, outre le représentant de la famille d'Ornano (qui, en fait, s'y rendit), « un descendant direct de Sampiero lui-même, en le choisissant parmi les membres des Cours Royales et Impériales d'Europe, sans compter les grandes Maisons patriciennes de France » (art. : *Grandeur de Sampiero : la descendance de Sampiero dans les Cours Royales et Impériales d'Europe*).

(1) R. Emmanuelli : **Le tragique destin de Vannina d'Ornano**, Ajaccio, Editions de la « Pensée Corse », 79, Cours Napoléon. Prix : 7 fr. en France. Grand in-8° de 73 pages.

Notre époque à le culte des vanités. Rares sont devenus les historiens qui rapportent les faits d'Histoire pour eux-mêmes, en un langage serein et objectif. Il faut, à tout prix, les enjoliver. La présente plaquette ne ment point à cette tradition de frivolité contemporaine. Dès l'énoncé des chapitres, nous sommes fixés. Est-ce un roman qu'on nous offre ? Nous lisons les titres successifs de ces chapitres : *I. Sampiero et Vannina* ; *II. Quatre Enfants* ; *III. Au bord du Lacydon* ; *IV. La fugue interrompue* ; *V. Le retour à Marseille* ; *VI. Une femme de tête* ; *VII. La mort de Vannina* ; *VIII. Pourquoi ?* Combien plus sobre avait été — mais nous étions alors en 1891 ! — Antoine de Morati, ancien conseiller, quand, au 132^e fascicule du *Bulletin de la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse*, il tentait, à l'aide des lumières dont disposait alors le chercheur, de fournir une explication plausible du meurtre de Banina — car c'est ainsi qu'elle signa toujours ce diminutif de Giovanna, — en une suite de six chapitres, enrichis d'un *Appendice* de 18 pièces ! Il n'a pas songé, lui, à donner, à ces chapitres, autre chose que l'ordre numérique de leur succession et est-il besoin d'ajouter que son exposé n'y a rien perdu ?

M. R. Emmanuelli n'apporte rien de nouveau au débat, si ce n'est qu'il a fait transcrire en Provence quelques-unes des pièces dont il a trouvé l'indication dans les deux articles que M. Pierre Bertas avait publiés en 1926 au tome III des *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, puis en 1930, au même lieu, tome VII, sous les titres respectifs : *L'assassinat de Bannina d'Ornano par son mari Sampiero Corso*, pp. 125-143 (il en fut fait un tirage à part, Marseille, 1926, 23 pp.) et : *Que sont devenues les deux filles de Sampiero Corso ?*, pp. 99-107. On pourra peut-être s'étonner de la façon dont ont été mises à profit, dans cette plaquette, les trouvailles, capitales, de M. Pierre Bertas. M. Emmanuelli, cepen-

dant, a une façon personnelle de justifier son procédé. Reproduisons-la sans commentaires. Il écrit donc, à la page 14, *note* 4 : « Nous emprunterons au même auteur et à la même brochure, dans ce chapitre, toutes les autres citations dont l'origine n'est pas indiquée. Sans doute les trouvera-t-on nombreuses. Mais pourquoi, sous le vain prétexte de dire d'une autre façon, voudrions-nous risquer de dire mal ce qui a été fort bien dit et pensé excellemment ? » Sans doute, mais ces « citations » sont utilisées de telle façon, que le lecteur qui n'a pas sous les yeux les deux articles de M. Bertas, — et le recueil où ils ont paru (seul le premier fut tiré à part) ne court ni les rues ni les bibliothèques — n'est pas à même de distinguer ce qui appartient à M. Emmanuelli et ce que ce dernier a pris dans l'auteur marseillais, qui, au surplus n'a pas même été avisé au préalable : procédé, en tout état de cause, un peu cavalier tout de même. Mais passons... (1).

J'ai dit plus haut que M. Emmanuelli n'apportait « rien de nouveau ». Entendons par là que sa part de nouveauté, dans ces 73 pages, est réduite à fort peu de chose. Le ton qu'il emploie pour annoncer son œuvre, cependant, ne permettrait pas de le croire. Il écrit, p. 8 : « Aussi bien, n'aurions-nous pas senti le besoin d'entreprendre le sujet à notre tour, si l'ignorance où ces derniers érudits — A. de Morati, D. Fumaroli, P. Bertas, A. Ambrosi — se sont trouvés des travaux les uns des autres, ne les avait réduits à une série de vues fragmen-

(1) M. Pierre Bertas nous a écrit, de Marseille, en février dernier, une lettre qui démontre jusqu'à l'évidence qu'il n'a rien su du travail de M. Emmanuelli, auquel, si celui-ci lui eût écrit, il n'aurait certes point manqué de communiquer un supplément inédit de sa documentation, relatif à un acte notarial d'où résulte qu'après le départ de Sampiero pour la Corse en juin 1564, ses deux fils furent placés sous la surveillance du Gouverneur particulier de Marseille et que le plus jeune y était encore, en cette demi-captivité, vers 1570 ou 1571.

taires, dont nous croyons qu'il importe d'opérer enfin la synthèse, facilitée et complétée par l'utilisation de nouveaux documents ». Mais notre époque est, décidément, à l'outrance.

Cette « synthèse », à quelles conclusions aboutit-elle ? Au long de phrases redondantes, il semble que M. Emmanuelli penche pour l'explication du « crime d'amour ». Sampiero, amoureux dépité, n'a tué Bannina que parce qu'il a « compris » — il y a mis le temps ! — que sa femme ne l'aimait pas, oh, mais, là, pas du tout ! « De l'amour ? C'est bien la seule chose que Vannina soit incapable de simuler » (p. 40). Le geste meurtrier suit la déception cruelle : « Désormais, il repousse de lui toute pitié. Outragé au plus intime du cœur, il ne connaîtra plus d'autre rêve, d'autre passion que sa propre gloire et l'indépendance de son pays ». A quelque chose, donc, malheur est bon et si « Paris valut bien une messe » pour le Béarnais (qui n'a sans doute jamais prononcé cette phrase), la Corse n'a point trop à déplorer le trépas de celle qui lui valut de prendre enfin pleine conscience d'elle-même et de ses destins nationaux. L'amour, au demeurant, qui avait armé le bras du *condottiere*, ne finira pas avec la disparition de l'aimée. « Avec cette indulgence que l'on a souvent pour les morts et toujours pour le passé, il ne voit plus que ce ne sont pas les intrigues génoises qui ont détaché Vannina de lui, qu'elles ont au contraire exploité une désaffection préexistante. Pourrait-il penser autrement, sans être amené à rechercher si lui-même a toujours donné à sa femme les satisfactions à quoi elle pouvait prétendre ? Il veut garder intact le souvenir de son dernier et de son plus cher amour humain. Dans la vie des camps et la rage des batailles, ce vieillard dont les saisons n'ont pas courbé les épaules retrouve, avec l'atmosphère de sa jeunesse, une ultime raison de vivre. Et, puisque le sort lui a refusé la douceur d'une tendre présence au chevet de ses dernières années, avant de mourir,

seul comme il a vécu, il goûte, au grondement des tambours, au fracas des arquebuses, l'âpre joie de forger de l'Histoire. »

Est-ce là la vraie solution de l'énigme? Nous sommes, en vérité, en plein romantisme. Cet auteur, qui reproche, p. 26, *note 2*, à mon excellent collègue et ami Ambrosi une « déduction mal fondée », manie la logique avec une redoutable virtuosité. Nous ne pouvons le suivre sur ces pentes glissantes où la folle du logis entraîne, au grand dam de l'objectivité, la froide raison de l'historien. Tant d'intrépidité nous désarme. Vouloir, en de pareilles enquêtes, apparaître ingénieux plutôt qu'objectif, est un piège trop dangereux, encore que séduisant. Le conseiller Morati, érudit aussi modeste que judicieux, avait conclu de tout autre sorte. « Tous — écrivait-il, page 53 de ce beau travail de 83 pages — se sont rencontrés pour innocenter, ou excuser Vannina, pour entourer sa figure d'une auréole poétique et trouver la conduite de Sampiero odieuse et barbare. La complaisance des uns et l'ignorance des autres ont créé une légende. Elle a plu et peut plaire encore à ceux qui ne veulent s'instruire que superficiellement, ou s'amuser en lisant, mais elle doit disparaître de tout ouvrage sérieux. Quelque regret qu'on ait de perdre ses illusions, il n'est pas possible de regarder Vannina comme la victime de son dévouement pour sa famille et d'admettre qu'un vieux capitaine d'honneur comme Sampiero lui ait fait expier par la mort un moment de faiblesse et de généreux égarement. Cette version a fait son temps : il faut l'abandonner, pour retenir, par contre, que c'est un intérêt criminel qui a déterminé Vannina à s'enfuir pour Gênes, auprès des ennemis de son pays et de son mari. Sachant, en effet, qu'à son retour du Levant, Sampiero l'obligerait à le suivre en Corse, remplies du souvenir des misères passées, effrayée de l'avenir, sans attachement pour un mari qu'elle considérerait comme la cause de ses infortunes, libre dans sa maison pendant

ses longues absences, jeune encore, aimant le luxe et la parure, n'ayant auprès d'elle aucun parent pour la conseiller, sans défense contre les surprises des passions et emportée par le désir de s'affranchir de tout joug, Vannina, dont aucun sentiment patriotique ne faisait battre le cœur, a trouvé la tâche trop lourde, abandonné le foyer domestique et rompu tous les liens de la vie conjugale ».

Mais il va sans dire que des drames de cette nature échappent toujours par quelque côté — surtout dans le cas présent, où nous ne disposons que d'une documentation extrêmement réduite — aux explications que tentent d'en fournir les érudits, soit contemporains, soit d'époques antérieures. Il en est un, que n'a pas songé à citer — mais, sur ce point, il y aurait beaucoup à écrire (1) — M. Emmanuelli. J'ai nommé le Dr F.-M. Costa de Bastelica, l'ami du laborieux Président de la Société des Sciences Historiques de la Corse, de l'érudit le plus averti, le plus consciencieux de l'île *in illo tempore*, le chanoine Letteron. Dans son *Sampiero Corso* paru en 1905 à Ajaccio à l'Imprimerie Nouvelle Jean Zevaco, et qui est le premier ouvrage où toute la vie de Sampiero ait été étudiée à la lumière des documents alors connus, il y a

(1) Page 39, note 1, p. ex., il cite M. Dominique Fumaroli : **La mort de Vannina, Comtesse d'Ornano**, dans le journal **La Corse** des 15 septembre et 1^{er} octobre 1930. Mais pourquoi avoir passé sous silence un travail de cet instituteur primaire, paru en 1922 à Bastia, chez Piaggi : **Les Corses célèbres. Sampiero** — une des trois plaquettes consacrées par cet excellent Corse aux trois célébrités militaires de son pays : Paoli et Buonaparte ? C'est, de toute évidence, une œuvre peu méthodique, mais il importait de noter que l'on y a publié pour la première fois, p. 29, le texte des lettres que le P. Marini avait découvertes aux Archives de Gênes : **Lettere di Ministri di Spagna, mazzo n° 3,2412, anni 1568 in 1564**. Quant à la lettre de Vannina écrite d'Antibes, elle traîne dans divers ouvrages, ainsi que dans le Dr Costa, p. 202-204, dans Fumaroli, p. 22 et suiv. L'original est dans le **Giornale Ligustico di Archeologia, Storia e Letteratura**, dirigé alors par Belgrano et Neri, XVI^e année, fasc. 5-6, mai-juin 1889 (Gênes), pp. 303-307 : **Una lettera di Vannina d'Ornano**, par le professeur Giuseppe Roberti, qui en avait découvert le texte au **Museo Civico** de Turin et l'enrichit de très pertinentes remarques.

un jugement sur le meurtre de Bannina qui contient en résumé celui de Morati et, exempt de toute tare de malsain romantisme, mérite, lui aussi, d'être cité comme l'expression du plus parfait et sobre bon sens. « En parlant de la mort de Vannina — écrit le Dr Costa, page 198, — la plupart des historiens ont calomnié le grand Patriote. Presque tous se sont rencontrés pour entourer la figure de Vannina d'une auréole poétique et trouver la conduite de Sampiero odieuse et barbare. Ils n'ont pas réfléchi qu'il n'est pas équitable de juger les hommes sans se transporter par la pensée au temps où ils ont vécu. Ils ont disserté à tort et à travers sur les mobiles et les incidents de ce drame domestique, qui trouve son explication naturelle dans les mœurs de l'époque et dans le caractère fier et indomptable de Sampiero et de sa nation. C'est que, si le Corse aime passionnément sa femme et respecte infiniment la mère de ses enfants, il entend par contre gouverner lui-même sa maison ».

De cette incroyable et bigarrée suite d'appréciations sur le meurtre de Bannina par un homme qui n'en était pas à son premier crime — pourquoi le taire ? c'est un fait, — il y aurait lieu de recueillir, à travers les pages des historiens de la Corse, une réjouissante anthologie. « On a beaucoup discuté — écrit en 1884 l'ancien archiviste d'Ajaccio, Salvator Villanova (1) — sur le genre de mort de Vannina d'Ornano. Les uns prétendent qu'elle fut étranglée avec l'écharpe génoise qui attachait sa robe et lui servait de ceinture ; d'autres, qu'elle fut empoisonnée. Un chroniqueur du temps, sans se prononcer, laisse toutefois entrevoir qu'elle fut poignardée. Au reste, il est très difficile de préciser, car personne ne fut témoin

(1) P. 13 de son **Sampiero Corso**, 16 pages parues à Toulon à l'Imprimerie du Var et « approuvées » — on ne sait trop pourquoi cette « approbation » ! — par le Conseil Général de la Corse, comme aux temps où le **vidimus** et l'**approbatur** officiels étaient de rigueur !

de ce drame, qui eut un si grand retentissement en Europe. » Les premiers grands historiens français, de Thou et d'Aubigné, sont les plus rapprochés de l'époque, avec Brantôme. Ce dernier, qui a sans doute composé son récit d'après des informations directes, est pour l'étranglement, avec l'« écharpe blanche », plus l'occision d'une « demoiselle de sa dicte femme, qui luy tenoit la main à ses amours ». Pour de Thou, « il lui mit un mouchoir au cou et l'étrangla », sans autre forme de procès. D'Aubigné tient, lui, pour l'introduction « des bandes de toile dans le col avec lesquelles il l'étrangla », après quoi il prit ses chevaux et s'en fut à la Cour, « où il n'arriva si tost que la nouvelle ». Dans une lettre de Pise, 28 août 1563, de Deodato da Casta à Cosme dei Medici (Morati, p. 81) il est dit que c'est à Aix qu'eut lieu le meurtre, à peine Sampiero fut-il de retour à Marseille, venant de Constantinople et qu'avec sa femme il tua son secrétaire et son cuisinier : « e giunto che fù in Marsiglia montô a cavallo e andô a Zaisi e quivi ammazzô la moglie, il cancelliere et il coco e dopo in compagnia dell' Imbasciatore del Turco andô alla Corte : il tutto ho inteso da certi Francesi ». Une dépêche du Sénat de Gênes à son ambassadeur auprès de Philippe II, en date du 17 août 1563 — *Archivio di Stato di Genova, Carteggio colla Spagna*, 1558 in 1564 — tient pour les coups de poignard : « San Piero Corso arrivô da Constantinopoli a Marsiglia ove assai tosto uccise la moglie, che tuttavia era ritenuta per il motivo che fece di voler venir da noi e scotarsi dalla malvagità e perfidia del marito... » Filippini, comme l'a observé Morati, « se borne à dire que Sampiero tua (*ammazzô*) sa femme et qu'elle demanda comme dernière grâce à son mari de mourir de sa main ; mais il se tait, pour ne pas aggraver l'horreur de cette exécution, sur la mort des serviteurs (1) ». Dans l'édition de sa *Chro-*

(1) Qui dira ce que la peur de déplaire aux puissants d'Ornano a fait écrire, ou, mieux, taire, à certains écrivains de ce

nique, mise en traduction française par l'abbé Letteron — alors professeur agrégé au lycée de Bastia, — tome III (Bastia, 1890), p. 69, *note I*, dans son *Histoire de la Corse*, il est dit que, dans les *Annales* de l'ancien podestat de Bastia, Banchemo — dont Letteron a publié une partie du texte italien inédit en 1887, — on trouve que « Sampiero étrangla aussi deux suivantes de Vannina : strangolô la moglie con due sue damigelle... » Mais Banchemo écrit au XVII^e siècle.

L'un des livres — aujourd'hui complètement oublié, qui, en ce même XVII^e siècle contribua beaucoup — car il a joui en son temps d'une considérable estime, puisque publié en 1696 en 3 vol. in-12, il est réédité l'année suivante et encore en 1742 — à répandre la légende, c'est l'*Histoire de la République de Gênes depuis son établissement jusqu'à présent*, du Chevalier de Mailly. Ce personnage, fécond polygraphe — sa production principale fut celle des *Nouvelles galantes* — était le fils légitime d'un gentilhomme des Mailly et avait été tenu sur les fonts baptismaux par Louis XIV et Anne d'Autriche, ce qui ne l'empêcha pas d'intenter un procès scandaleux à sa famille pour se faire déclarer bâtard, sous le pittoresque prétexte que seuls les bâtards étaient d'honnêtes gens. Au tome II, p. 326 et suiv. de l'édition de Paris, 1742, est contée l'histoire de Saint-Pierre de la Bastié, nommé Saint-Pierre Corse. « Il apprit sur les côtes

temps-là ? J'ai relu le petit volume — il est conservé à la **Réserve** de notre Nationale — du Chevalier de l'Hermite Souliers, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy : **Les Corses François, contenant l'Histoire Genealogique des plus illustres Seigneurs et Gentilshommes de l'Isle de Corségue, lesquels se sont attachez au service de la France.** (Paris, 1667 ; **Réserve : Lh²² N° 10**). La généalogie fabriquée de Sampiero y est p. 1-5. P. 5-11, il est disserté sur « le Seigneur San Petro d'Ornano père du Mareschal Alfonse, de ses services et de sa mort ». Mais pas un mot ne s'y trouve sur Bannina. Je recommande aussi, à ce propos, de lire l'apologie du fils de Sampiero, favori du Béarnais, dans l'italien LL. Biassino, dit **Alcione : Il D'Ornano Marte**, Bourdeo, A. du Breil, 1602, in-8°. (Bibliothèque de Bordeaux, n° 15.307). Ce fils, mort à Paris le 21 janvier 1610, fut enterré à la Merci, à Bordeaux.

d'Afrique la fuite de sa femme par Jean-Pierre Calvi, qui fut puni de son indiscretion, Saint-Pierre l'ayant fait étrangler par des esclaves turcs, craignant qu'il n'en eût obtenu — de Bannina — des faveurs. Lorsque ce mari jaloux fut arrivé à Marseille, il prit la poste et alla trouver son infidèle à Aix. Il se disposa ensuite pour aller à la Cour; et comme il voulut mener sa femme avec lui, le Parlement s'y opposa, mais elle voulut le suivre: il la ramena à Marseille ». Suit la classique narration de Bannina, demandant — afin d'échapper à la mort — de mourir des propres mains de son mari. Vains subterfuges, inutiles expédients! Saint-Pierre de la Bastié, en effet, vrai Barbe Bleue, met un genou en terre, mais c'est pour... « dénouer froidement les jarretières de sa femme, et, les ayant passées autour de son cou, il l'étrangla ». Mais on ne souffle pas mot du destin « des filles qui la servirent ». Le *Moréri*, dont l'article : *Sampietro di Bastelica*, a été inséré au tome VIII, qui est de Paris, 1759 — il s'agit, naturellement, de la réédition de Drouet — utilise la *Vie de Sampietro* par Defosque pour affirmer, p. 115, que Bannina fut « étranglée avec un linge ». L'abbé de Germanes, qui publia anonyme le premier volume de son *Histoire de la Corse et de ses Révolutions jusqu'à nos jours* (Nouvelle édition, Paris, 1774, p. 176-180) combine Mailly avec l'auteur des *Révolutions de Gênes* pour déclarer qu'avant de tuer sa femme le colonel la laissa « enfermée avec ses femmes de compagnie pendant trois jours », après quoi il lui annonce qu'il faut mourir. Discours de Bannina pour attendrir cet ogre. Peine perdue. La scène du genou en terre est rééditée et « il lui dénoue ensuite ses jarretières » et lui « passe les liens funestes autour du col ». Quelle turquerie!

Elle réapparaît — une dernière fois? que non pas! — chez ce laborieux chercheur de documents, l'abbé Papon, dont l'*Histoire Générale de Provence* a utilisé bien des

sources inconnues de ses devanciers. Au tome IV et dernier, paru à Paris en 1786, il y a, page 181, le récit de la « Mort tragique de Benigna Ornano » — on traduisait par *Bénigne*, en ces bons temps de francisation à outrance, le *Banino*, *Bagnina*, voire *Begnina* du marseillais du XVI^e siècle, où l'on disait aussi, d'ailleurs, *Bénine* — où l'historien, après avoir suivi De Thou d'abord, oblique soudain et parle du « cordon fatal » passé « au col » de l'épouse, étranglée « avec deux filles qu'il avoit eues d'elle » — ces « deux filles » ne représentent, aussi bien, qu'une transcription maladroite du texte du Registre du Parlement d'Aix, que Papon déclare expressément avoir consulté — et dont Morati avait en vain (voir sa page 13, *note* 3) demandé la communication à Michel, sous-archiviste à Aix, qui lui avait dit qu'il manquait à la collection — et qu'a reproduit Bertas dans son second article, page 100 : « après que par aucuns des Mess^{rs} a esté dict dans la Chambre que, ayant feue damoiselle Benyne d'Ornane, femme du couronnel Sampero Corso, esté relaxée par la Chambre à son dict mary, il l'auroit inhumainement massacrée et tuée et aussi deux jeunes filles estant avec elle et que encores ledict Sampro s'en vante publicquement à Marseille » (audience de la Chambre de Vacations, 19 août 1563). Nous retrouvons le récit de Papon dans l'*Histoire de Marseille* du très docte avocat Augustin Fabre, parue à Marseille et à Paris en 1829, tome II, page 97-99, où l'étranglement est opéré « sans émotion », comme celui « de ses deux enfants ». Nous le retrouvons — dans l'intervalle, en 1835, un autre avocat, J.-M. Jacobi, dans son *Histoire Générale de la Corse depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, tome I, p. 366-370, malgré son romantisme ardent, avait cependant eu l'étrange esprit d'avouer que, si « on ne sait rien de positif » sur les circonstances du meurtre, « il paraît néanmoins que Vannina choisit elle-même son genre de mort et il est même probable qu'elle eut le courage de

se la donner », parce que ce geste rentrait dans sa conception « romaine » du drame — chez un troisième avocat, A. Arrighi, directeur de l'Ecole Paoli à Morosaglia : *Histoire de Sampiero Corso, ou Guerre de l'Indépendance* (Bastia, 1842), livre plein d'emphase déclamatoire. Aux pages 43-55 est narrée la mort de Bannina, que l'on compare à celle de Virginie, l'héroïne d'Alfieri, tandis que Sampiero — mais ici, c'est Jacobi que transcrit Arrighi — relève des Brutus, Virginius et Caton. Une fois de plus, le colonel met genou à terre et dénoue, avant de l'étrangler, les jarretières de sa belle infidèle. En 1852, le scribouillard Amédée Boudin, plagiaire de Fabre, dans son *Histoire de Marseille* (Paris et Marseille, 1852), p. 330-332, rééditera la légende — notons qu'il fait naître Sampiero « à Basilica » — et nous verrons le héros « passer au cou » de « Bénigna » le « cordon fatal » et l'étrangler « avec deux filles qu'il avait eues d'elle ».

Le retour aux « bandes de toile dans le col » pour causer l'étranglement — indice de la transcription de d'Aubigné — est le fait de Jacques Rombaldi, qui, lors de la souscription en faveur du monument à Sampietro à Bastelica, crut devoir éclaircir cette « période peu connue de l'histoire insulaire » et mit à jour, à Paris, en 1887, une plaquette de 100 pages, d'ailleurs soigneusement composée : *La Corse Française au XVI^e siècle, Sampiero Corso, colonel général de l'infanterie corse au service de la France*, où l'on trouve quelques renseignements jusqu'alors inédits. C'est également le cas de la première partie de l'ouvrage de Xavier Poli, lieutenant au 45^e régiment d'infanterie : *Histoire Militaire des Corses au service de la France*, tome I (1520-1633), paru à Ajaccio en 1898, chez de Peretti, où tout est soigneusement documenté, aux meilleures sources (voir page 86, note 2). Nous avons déjà dit plus haut que le Dr Costa de Bastelica avait, en 1905, fait un notable effort pour tracer un

tableau complet et relativement impartial. Un brin de romantisme, toutefois, s'est attaché à sa plume, quand, page 198, après avoir observé qu'« on ne peut savoir au juste comment les choses se passèrent », il ajoute : « Vannina mourait de la main même de son mari, étranglée, dit-on, avec l'écharpe aux couleurs de Gênes qu'elle portait au cou ». Est-ce l'« écharpe blanche » du bon Brantôme et ce « dit-on » a-t-il une autre portée ? Je voudrais, pour finir, caractériser la tentative de solution de l'énigme de ce meurtre risquée par D. Fumaroli en 1922. Le moins qu'on en puisse dire — et ce jugement s'applique aussi aux brochures sur Paoli et Buonaparte, — c'est que cet écrit est mal composé, sans plan, avec des répétitions et du désordre. L'auteur, instituteur à Bastia, a écrit, d'ailleurs — *horresco referens* ! — une tragédie sur Sampiero ! Pour lui, Bannina était prisonnière à Aix au « château de Zaïvi », façon nouvelle de prendre le Pirée pour un homme... Ces 105 pages ne sont donc qu'une apologie sans critique de Sampiero. Mais *Iliacos intra muros peccatur et extra*... Que penser, *p. ex.*, de ce professeur d'Université, qui, au tome XXIX de la Grande Encyclopédie, en 1901, p. 406-407, chargé de fournir la notice sur *Sampietro*, le dénomme *di Ornano*, transcrit — sans, toutefois, le citer — le vieux *Michaud* (où la notice de Mazon était prise dans Defosque) et n'hésite pas à écrire : « Il tua lui-même à Aix-en-Provence sa femme Vannina, parce que, dans l'espoir d'obtenir la grâce de son mari, elle avait failli se laisser attirer à Gênes avec ses enfants » ? Ainsi écrit-on l'Histoire dans le camp même des professionnels ! Faut-il, dès lors, en trop vouloir aux amateurs de la traiter de même sorte ? Je ne sais si, un jour, quelque écrivain entreprendra d'écrire une histoire de *Sampietro* où soient utilisés tous les documents existants sur lui, ce qui n'a point encore été fait. Rien qu'à la *Nationale*, il faudrait qu'il dépouille bien des manuscrits français — *p. ex.* 15873, f° 33 ; 3189, f° 46, 47 ; 3159,

f° 71 ; 3189, f°^s 42, 47 ; 15876, f°^s 170, 446, etc. ; 1580, f° 288 ; 1581, f° 68 (il est vrai que cette lettre de Sampiero, en date du 9 mars 1565, a été publiée par A. de Ruble dans *Le Traité de Cateau-Cambrésis*, 1889, p. 336-339) — et encore le manuscrit 1764 des *Nouvelles Acquisitions Latines : Historiæ Genuenses ab anno 1550 usque in annum 1570, inter quas Bella Corsicæ descripta, a Jo. Cibo Recco, tempore Sancti Petri Ornani Bastelicæ*. Et il y aurait d'autres manuscrits encore à citer, à Paris, que nul n'a songé à dépouiller. Mais en voici assez pour cette fois. Un autre jour, nous reviendrons, *Deo volente*, sur ce thème aussi riche qu'intéressant.

Camille PITOLLET.

Le général Baciocchi

II

Le 20 brumaire, an XIII (11 novembre 1804) un décret signé, non du Premier Consul comme en décembre 1802, mais par « Napoléon Empereur des Français » au Palais de Saint-Cloud, et contresigné du Secrétaire d'Etat, Hugues Maret (le futur duc de Bassano) et du ministre de la Guerre le Maréchal Berthier, nommait « Monsieur » Bacciochi (*sic*) colonel du 26^e régiment d'infanterie légère, au grade de général de brigade.

C'était aller un peu vite pour un colonel qui ne l'était que depuis vingt-trois mois. Quels services exceptionnels justifiaient ce haut grade ? L'historique de ce régiment — que nous n'avons pu trouver, en supposant qu'il ait jamais existé — ne peut nous renseigner, et on est réduit à attribuer cet avancement si rapide à d'actives sympathies familiales et à l'approche de la date du Couronnement (2 décembre).

Et c'est ainsi qu'une pluie de faveurs se déversant sur

les gens bien en cour, sur les personnages susceptibles de rehausser l'éclat de la grandiose cérémonie du Sacre, ce même mois de novembre (le 29) voyait encore l'heureux époux d'Elisa entrer au Sénat et, rien n'arrêtant la vitesse acquise, être nommé Grand-Aigle de la Légion d'honneur (6 mars 1805), prince de Piombino (le 18 mars suivant), et de Lucques (le 23 juin).

Il n'y avait plus de citoyen ni de M. Baciocchi, et le beau-frère de Sa Majesté devenait en vertu du nouveau protocole Son Altesse Impériale le Prince de Lucques et de Piombino.

★★

Qu'était-ce, au juste, que cette principauté de Lucques et Piombino dont Napoléon, soucieux d'élever les siens en même temps qu'il s'élevait lui-même, décorait sa sœur et son beau-frère, et quelles étaient ses limites territoriales?

Au cas où nos lecteurs l'auraient un peu oublié, nous croyons devoir rappeler, en ce qui concerne Lucques, que cet ex-duché, ancienne propriété des Ludovisi et des Boncompagni, se trouvait entre celui de Modène au N.-E., le golfe de Gênes à l'O., et le grand duché de Toscane au S. et à l'O.

Quant à Piombino, l'ancien Populonium, vis-à-vis et à 8 kilomètres de l'île d'Elbe, c'était une ville forte de Toscane qui complétait ce nouveau petit état de l'Italie Centrale, et l'Empereur y attachait, comme on va le voir, une importance militaire sérieuse.

Par un intéressant article de M. Paul Marmottant paru dans le n° 337 (décembre 1929) du *Carnet de la Sabretache*, nous savons que, dans le décret constitutif de la principauté de Piombino, signé au Palais des Tuileries le 27 pluviôse, an XIII (16 février 1805), Napoléon, pour permettre à son beau-frère Félix Baciocchi de défendre contre l'Anglais l'archipel toscan et le canal de la mer

Tyrrhénienne, passage de nos navigateurs commerçant avec le Levant, avait introduit deux articles que voici :

« Article VII. — Le prince de Piombino maintiendra
« en bon état la forteresse de Piombino ; il donnera ses
« soins à favoriser les communications avec l'île d'Elbe.
« Il assurera la défense des côtes en maintenant le nom-
« bre des batteries, qui sera jugé nécessaire pour leur
« sûreté.

« Art. VIII. — Le prince de Piombino sera tenu
« d'avoir à sa solde pour le service de la côte et de la
« forteresse un bataillon de cinq compagnies de quatre-
« vingts hommes chacun ».

Le chef de ce bataillon fut un Suisse d'origine, Siméon, mais n'ayant cessé de servir la France depuis 1782, d'abord comme soldat de Salis-Grisons, puis comme officier d'infanterie légère à partir de 1792. Il avait fait la campagne d'Italie, ensuite servi en Corse, s'y était marié et avant de commander la place de Bocognano, puis de Corté, avait été adjoint à Baciocchi pour celle d'Ajaccio. C'est donc à la demande de celui-ci, qui le connaissait bien et l'estimait, qu'il avait obtenu en 1805 à Piombino le poste de confiance qu'il occupa près du prince Félix, jusqu'en mai 1814 (23).



Nous sommes en 1809, apogée de l'Empire. Un décret

(23) Ce bataillon qui prit en 1807 le nom de bataillon Félix eut un drapeau portant l'aigle impérial, et son uniforme comprenait la culotte en drap blanc, veste à manches en drap bleu, capote en drap gris, shako avec plaque, boutons en cuivre portant les deux initiales E. F. entrelacées (Félix-Elisa) surmontées d'une couronne. Les chefs avaient l'épaulette d'or de France.

En 1813, quand l'Empereur eut besoin de recruter sa cavalerie qui avait péri en Russie, on créa notamment un 13^e husards à Florence et à Rome (deux escadrons par ville et l'Etat major à Florence) et parmi les recrues la grande duchesse Elisa y fit incorporer quinze des plus beaux hommes du bataillon Félix.

du chef de l'Etat, daté du 3 mars et du palais des Tuileries, fait de Baciocchi un divisionnaire. Son texte, analogue à celui qui l'a fait général de brigade quatre ans et huit mois plus tôt, comporte toutefois quelques modifications.

A son titre d'Empereur des Français, Napoléon a joint ceux de roi d'Italie et de Protecteur de la Confédération du Rhin, et si, pour le double contreseing final, on trouve encore Hugues Maret, toujours Secrétaire d'état, la signature du ministre de la Guerre est maintenant celle du comte d'Hunebourg, autrement dit du général Clarke qui n'est pas encore duc de Feltre, titre sous lequel il est plus connu et qu'il conservera sous la Restauration qui en fera un **maréchal de France**.

Enfin notons que le décret en question mentionne le prince Félix, Prince de Lucques et de Piombino, comme beau-frère de l'Empereur. On constate que l'étroite parenté du général avec le Souverain est ainsi on ne peut plus officiellement proclamée.

Comme on le voit, en moins de cinq ans, le plus haut grade de l'armée après le maréchalat a été atteint, grade auquel ne s'attendait certainement pas en 1775, le modeste sous-lieutenant débutant au Royal-Corse.

Si nous sommes peu documentés sur le rôle de Baciocchi pendant les années qu'il resta brigadier, rôle sans doute plus sénatorial et politique que militaire, nous sommes mieux renseignés sur son activité comme divisionnaire. Son ascension est consécutive de celle de sa femme et quand on a l'honneur d'être l'époux d'une princesse régnante, cette situation assez délicate exige de ne pas être hiérarchiquement trop au-dessous d'elle.

En dehors même de toute question de sympathie c'est bien ce que le maître de l'Europe a compris et l'a déterminé à signer le 3 mars deux décrets, celui que nous venons de citer, et un autre, que l'on peut même croire conçu antérieurement dans son esprit et créant sa sœur

Elisa, celle avec laquelle il avait certainement le plus d'affinités, Grande Duchesse de Toscane.

On lira avec intérêt, ci-dessous, dans son texte intégral, la lettre du ministre de la Guerre notifiant aux deux intéressés la double décision impériale :

A Son Altesse Impériale la Princesse Elisa, princesse de Lucques et de Piombino, Grande Duchesse de Toscane, le 24 mars 1809.

J'ai l'honneur, Madame, d'adresser à V.A.I. extrait du décret du 3 mars 1809 par lequel l'Empereur lui confère le Gouvernement de la Toscane.

J'ai l'honneur d'informer V.A.I. que par un autre décret du même jour, S.A.I. le prince Félix, prince de Lucques et de Piombino, général de division, est nommé au commandement des troupes des départements de la Toscane (24).

Le général Menou est prévenu de cette disposition (25).

J'ai l'honneur, etc...

★★

L'annuaire impérial de 1810, consulté à défaut de celui de 1809 introuvable, mentionne pour le gouvernement général des départements de la Toscane S.A.I. la princesse Elisa, Grande Duchesse de Toscane et, à la ligne immédiatement au-dessous, le prince Félix, Prince de Lucques et de Piombino, général de division, com-

(24) Ces départements, au nombre de trois, étaient l'Arno, la Méditerranée et l'Ombrone. Leur ensemble constituait la 29^e division militaire dont le général de division Prince Félix était le commandant, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Franceschi (1766-1813) ; Dalesme (1763-1832) ; Dazémar (1757-1816) et Barquier (1757-1844).

(25) Le général de Menou (1750-1810) ancien général en chef, après l'assassinat de Kléber (1800) de l'armée d'Égypte qu'il ne sut pas nous conserver en 1801, commanda les troupes de Toscane du 24 février 1808 au 7 avril 1809. Ensuite gouverneur de Venise du 28 septembre 1809 au 23 juillet 1810 et autorisé, vu son état de santé, presque aussitôt à rentrer en France, mourut en Italie très rapidement.

mandant général des troupes ; enfin, en dernier lieu, l'adjudant-général Mariotti, chef de l'état-major.

A la même page, au paragraphe suivant, on lit le nom du général, prince Camille Borghèse, prince et duc de Guastalla (26) pourvu également d'un grand commandement territorial en Italie (les 27^e et 28^e divisions militaires), puis, inversement au-dessous, celui de sa femme, la toute belle Pauline dont la seule ambition d'ailleurs était d'être la « reine des colifichets ». Ici la comparaison ne pouvait occasionner la plus légère souffrance d'amour-propre.

La différence voulue de rédaction saute aux yeux et peut-être, dans son for intérieur, Baciocchi devait-il trouver sa position un peu fausse, mais il ne pouvait en être autrement. La copie de la lettre suivante, probablement écrite à l'occasion d'une absence de sa femme (27), ne peut qu'accentuer l'inégalité hiérarchique des deux époux et l'infériorité du mari réduit, non pas seulement comme le Burrhus de Racine « aux honneurs obscurs de quelque légion » mais à la simple expédition des affaires courantes.

On en jugera, du reste, par le texte de cette lettre écrite de Florence le 7 mars 1810 par « S.A.I. Madame la Princesse Elisa, Grande Duchesse de Toscane, à S.E. le Ministre de la guerre :

« Monsieur le Duc, Ministre de la guerre,

Je vous prévien qu'en vertu des ordres de S.M. l'Empereur et Roi, je charge S.A.I., le prince Félix, de gérer les affaires du gouvernement de Toscane, Signé : Elisa ».

(26) Le prince Borghèse, Italien d'origine, avait précédé Baciocchi dans la série des honneurs. Dès janvier 1808, il était général de division ; dès le 30 mars 1806, il avait été fait prince et duc de Guastalla. Il faut dire qu'il avait à son actif de sérieux services dans la cavalerie de la Garde Impériale et plusieurs campagnes en Allemagne, à la Grande Armée. Il démissionna en 1814.

(27) Convoquée sans doute à Paris pour le mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise.

La copie conforme est signée Gérard, chef de la 3^e division du Ministère de la guerre (28).

★★

En mars 1812, à la veille de sa fatale expédition de Russie, deux lettres que l'Empereur fit adresser par le Ministre de la guerre, l'une à sa sœur, l'autre à Baciocchi, témoignent que, comme conséquence de l'immense armement déjà à pied d'œuvre vis-à-vis l'empire du czar Alexandre, Napoléon, par un souci trop justifié depuis des risques de cette campagne si lointaine et des conséquences qu'elle pouvait avoir à l'arrière, avait ordonné l'organisation, comme réserve, des gardes nationales de France.

Personnellement, il ne devait quitter Saint-Cloud que le 9 mai, mais comme on le voit, il pensait à tout, n'oubliant rien, sauf que le climat russe en hiver serait un ennemi autrement redoutable que les meilleurs généraux.

Disons tout de suite que, grâce au zèle des préfets, cette mesure, rien que pour la France proprement dite et sans compter les départements au delà des Alpes dont nous ignorons la quote part, permit la levée de cent bataillons, c'est-à-dire de cent mille hommes qu'en 1813 on fut trop heureux de trouver tout exercés et dont on forma des régiments qui firent largement leur devoir en Allemagne pendant la campagne de Saxe.

Voici le texte de ces deux intéressantes lettres, la première, comme de juste, pour la Grande Duchesse régnante, lui notifiant la décision de principe ; la seconde chargeant le commandement militaire d'en réaliser l'exécution.

I. — Le Ministre de la guerre à S.A.I. Madame la Grande Duchesse de Toscane, le 21 mars 1812.

(28) N'ayant rien de commun avec les deux généraux de ce nom, le cavalier et le futur Maréchal ; un simple homonyme.

Madame,

J'ai l'honneur de prévenir V.A.I. que l'Empereur, par décret du 20 de ce mois a désigné S.A.I. le Prince de Piombino, commandant les troupes françaises dans la 29^e division militaire, pour organiser les cohortes du 1^{er} ban de la Garde nationale dans cette Division militaire.

Cette disposition annule celle dont j'ai eu l'honneur d'informer V.A.I., le 14 de ce mois.

J'ai l'honneur, etc...

II. — A S.A.I. le Prince de Piombino, commandant les troupes françaises dans la 29^e Division militaire.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de prévenir V.A.I. que l'Empereur, par décret du 20 de ce mois, l'a désigné pour organiser les cohortes du 1^{er} ban de la Garde nationale, dans la 29^e Division militaire (29).

J'aurais l'honneur d'adresser incessamment à V.A.I. les instructions relatives à la mission dont elle est chargée par S.M.

J'ai l'honneur, etc...

On lit à ce propos dans Thiers (*Consulat et Empire*, tome XV, page 174) : « Napoléon, s'il avait souffert de sa politique désordonnée, recueillait néanmoins, en beaucoup de choses le prix de sa rare prévoyance, car la Providence, juste envers chacun, le paye toujours par le résultat. Il avait, avant de marcher sur Moscou... formé cent

(29) Il s'agit de celle de 1813, arrivée dans les dépôts avec une remarquable exactitude, et qui avait fourni 140.000 hommes. Quant aux cohortes, l'empereur les distribua, en vingt-deux régiments à quatre bataillons, chacun ayant une compagnie destinée à servir de dépôt. Aux côtés de nos jeunes soldats, aux côtés de nos artilleurs de marine et des vieux cadres aguerris revenus d'Espagne, nos gardes nationales firent merveille à Lutzen, Bautzen, etc...

cohortes de gardes nationales, lesquelles prises en vertu de l'institution qui embrassait tous les citoyens valides dans les classes les plus vigoureuses de la population, présentaient cent beaux bataillons d'hommes faits et déjà disciplinés. Il est vrai que leur institution ne les obligeait pas à servir hors des frontières. Mais en se faisant demander par quelques-uns de ses bataillons l'honneur de rejoindre la grande armée, en consacrant ce vœu par une décision du Sénat, on allait ajouter à cette grande armée cent mille hommes de vingt-deux à vingt-sept ans, doués d'une force physique qui manquait aux sujets fournis par la conscription ».

★★

Ici s'arrête, à peu de chose près, la documentation d'ordre militaire, que nous avons pu nous procurer sur Baciocchi. Nous en aurons, sous ce rapport, fini avec lui après avoir dit que son rôle de chef (déjà bien amoindri lorsque, le 16 mai 1813, Eugène de Beauharnais avait dû prendre le commandement de toutes nos forces en Illyrie et Italie, y compris les 27^e, 28^e et 29^e divisions militaires) avait cessé le jour où l'avance de Murat, passé en janvier 14 à la coalition dans l'espérance de conserver son royaume de Naples, l'avait obligé à se retirer sur Gênes (22 février).

Le 16 avril d'ailleurs la convention militaire de Schiavino-Rizzino, signée par le Vice-Roi avec le général autrichien Bellegarde, mettait fin aux hostilités.

Les dernières années de Baciocchi furent moins brillantes que celles vécues sous Napoléon. Exclu de France par le gouvernement de la Restauration, c'est encore en Italie, mais non plus, hélas, dans son ancienne Toscane, que se termina une existence qui fut encore longue — il devint presque octogénaire — mais que le souvenir des grandeurs passées nous fait supposer bien mélancolique.

Comme d'autres grands débris de l'Empire, comme

Madame Mère, comme le cardinal Fesch, comme Lucien Bonaparte devenu prince de Canino, ce fut aussi dans les états du généreux pape Pie VII, oublieux des injures, de sa captivité de Savone et de Fontainebleau, qu'il trouva un refuge et sans doute les égards dus au malheur.

Cependant ce ne fut pas Rome qu'il habita, mais Bologne qu'il quitta momentanément pour le château de Santo Andrea, près de Trieste, mais pour revenir en 1820 après la mort de sa femme, à cette Bologne où il devait mourir à soixante-dix-neuf ans, le 28 avril 1841. Veuf et ayant perdu ses deux fils, Jérôme Charles en 1830, Napoléon Frédéric en 1833, on devine combien en dût être assombrie la vieillesse de cet excellent homme.

On peut qualifier ainsi le « bon et rebon » Baciocchi comme l'appelle, d'après les mémoires de Lucien Bonaparte, l'historien Arthur Lévy (30) qui, par contre, dans ce même ouvrage et citant cette fois le prince de Metternich, reproche à notre pauvre général (et en cela il exagère) l'insuffisance de ses facultés intellectuelles.

En tout cas si Elisa lui fut fort supérieure sous ce rapport, on ne peut refuser à son mari le mérite d'un grand empire sur lui-même et d'une immense patience pour avoir supporté aussi longtemps le « caractère revêche et orgueilleux » (31) de son auguste épouse !

*
**

Nous voici à la fin de cette étude, et avant de la terminer définitivement, le moment semble venu de « faire le point » à propos de cette figure, tout du moins curieuse.

On conviendra que si elle n'a pas brillé par l'illustration de multiples batailles et d'actions d'éclat auxquelles participèrent tant d'officiers généraux de son temps (parmi

(30) Arthur Lévy : **Napoléon intime**, Paris, Plon-Nourrit, 1893.

(31) Encore une citation d'Arthur Lévy.

lesquels bon nombre de ses compatriotes cités dans notre Revue) la vie de Félix Pascal Baciocchi, prince de Lucques et de Piombino, suscite cependant de l'intérêt et mérite d'être tirée de l'oubli.

Si, sans son impérial parent, le capitaine destitué injustement (32) en fut resté là, si sans son tout puissant beau-frère il n'eut pas été réintégré dans l'armée et n'en eut pas franchi à pas de géant les grades supérieurs, y compris les plus élevés, on lui rendra du moins cette justice qu'il ne fut pas ingrat, que sa fidélité et son dévouement n'eurent aucune défaillance, que non seulement il servit toujours de son mieux et loyalement son souverain et bienfaiteur, et qu'à l'encontre de tant de personnages encore mieux récompensés, encore plus comblés, on ne peut lui reprocher aucune défection, aucune trahison.

Les mauvais jours venus, il s'enferma dans un silence plein de dignité, ne renia jamais son passé et, contrairement à bien d'autres, n'adula jamais le nouveau régime.

L'histoire doit lui en tenir compte.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

APPENDICES (33)

Sait-on quel sera, après 1815, en maintes occasions, l'avocat zélé, le protecteur influent de certains membres de la famille dispersée de Napoléon ? Ce sera l'ambassadeur Pozzo di Borgo, l'ancien proscrit (34) devenu l'un des plus puissants ministres de l'Europe.

(32) Cette destitution, dont le prétexte fut un motif d'ordre militaire, était fatale, étant donné l'esprit qui régnait alors. Il suffit de lire la note marginale 5 de la page 88 du tome II de l'ouvrage du commandant Krebs et de l'archiviste Morris. **(Campagnes dans les Alpes)** note déjà citée dans le n° 91 de la **Revue de Corse** (Historique du 4^e Bataillon d'infanterie légèrè — ex-Chasseurs Corses) pour savoir qu'il y eut une épuration des officiers qualifiés nobles. Heureux ceux pour qui tout se borna à cette injuste mesure.

(33) Extrait de l'ouvrage (pp. 402 et suivantes) **Pozzo di Borgo (1764-1842)** par le vicomte Adrien Maggiolo ; Paris, Calmann-Lévy, 1890.

(34) Pozzo di Borgo, né à Alata (Corse) en 1764, fut secrétaire

Dès 1814, pendant le Congrès de Vienne, c'est à lui que s'adressait la princesse Elisa Bonaparte, femme de Félix Bacciochi (*sic*) prince de Lucques, et la lettre est trop intéressante pour ne pas devoir être intégralement citée :

« Monsieur le comte Pozzo di Borgo, Ayant appris que Votre Excellence était arrivée à Vienne, je charge M. le comte Aldini de lui remettre cette lettre ; il a bien voulu se charger de défendre les droits du prince, mon époux, à la Principauté de Lucques. Ce pays s'est donné à lui volontairement et peut sortir de l'anarchie où il vivait depuis si longtemps, Lucques a été pendant dix ans exempte de conscription, elle n'a donné ni un seul homme, ni un sou contre la coalition (40). Lord Bentinck nous a chassés dans le moment où nous avions la plus grande confiance dans les puissances alliées. Je me suis adressée, il y a six mois, à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies ; tous les jours j'entends citer les traits de générosité, de grandeur d'âme de cet illustre monarque. Je mets sous sa protection les droits du prince de Lucques et de mon fils (41). Je sais combien Votre Excellence est appréciée de l'Empereur Alexandre. Elle peut, en plaçant ma cause, et en intéressant son souverain en ma faveur, rendre à la tranquillité et au bonheur une personne qui sera toujours reconnaissante des bienfaits qu'elle aura répandus sur ma famille.

« J'ai écrit le 4 octobre à Votre Excellence, par M. le baron de Fonguerlin, pour la prier d'interposer ses bons offices pour l'exécution de l'article du traité de Fontainebleau qui me regarde.

« Le prince me charge, Monsieur le Comte, de le rappeler à votre souvenir et se joint à moi pour vous recommander nos affaires au Congrès.

de Paoli, député à l'Assemblée législative. Forcé de quitter l'île en 1796, passa en Angleterre, puis entra au service de la Russie. Ambassadeur du czar Alexandre en France, en 1815, il le resta jusqu'en 1835, année où il fut nommé en la même qualité à Londres. Il assista à tous les Congrès de la Sainte-Alliance. Après avoir joui d'une immense influence, il quitta les affaires en 1839 et mourut à Paris en 1842.

N. de la D. — Pour mieux apprécier la lettre d'Elisa, il ne faut pas oublier que Pozzo di Borgo avait été, avec Talleyrand et Bernadotte, l'un des adversaires les plus acharnés de son frère, Napoléon.

(40) Et cette coalition était celle qui avait détrôné son frère !! Ici la princesse se permet une légère entorse à la vérité.

(41) Elisa a bien eu deux fils, mais le second n'est né qu'en 1815. A cette époque le malheur commun avait réuni les deux époux.

« Recevez, Monsieur le Comte, l'assurance de mon estime et de ma haute considération ». — « Elisa ».

Bologne, le 30 octobre 1814.

★★

Félix Baciocchi, lui-même, qui avait pris le titre de comte de Campignano, et qui désirait s'établir à Bologne avec sa famille, dut la réalisation de ce désir à l'intervention du comte Pozzo. Il lui avait écrit de Trieste, le 20 janvier 1821 :

« J'ai su par M. de la Rue, que vous aviez accueilli avec intérêt une note que je l'avais prié de communiquer à Votre Excellence et que vous aviez témoigné le désir d'être utile à un compatriote que de grands revers ont frappé.

Je sens, Monsieur le Comte, tout le prix de ces généreuses dispositions et ne crois mieux pouvoir le reconnaître qu'en m'empressant d'en profiter. Depuis six années que le joug de la proscription pèse sur ma famille, ce sont les premières offres de service que j'ai reçues. Il m'est doux de les tenir d'un ami d'enfance que ses opinions auraient pu éloigner de moi dans la prospérité et qui n'hésite point à m'offrir son appui aux jours de mon infortune ».

Pozzo s'empresse de répondre, de Laybach, le 3 février :

« Vous m'avez rendu justice en étant persuadé que je me serais prêté à tout ce qui aurait pu vous être utile, et je vous prie de croire qu'aucune circonstance antérieure n'a jamais diminué les sentiments qui nous ont unis autrefois, et que je suis heureux de pouvoir vous renouveler aujourd'hui avec toute la sincérité possible ».

Baciocchi l'en remercie avec effusion :

« La lettre que Votre Excellence m'a fait remettre par M. de la Rue est venue porter le calme et le bonheur dans toute ma maison avec l'espoir qu'elle nous a donné de pouvoir bientôt revoir un pays où nous avons passé de si tristes années. Veuillez, Monsieur le Comte, achever votre ouvrage et mettre le comble à votre obligeance en m'aidant à surmonter la seule difficulté qu'on pourrait maintenant m'opposer, celle du consentement du Pape.

« Je suis bien persuadé que la présence du cardinal Spina et celle de M. le comte de Blacas (42), au congrès de Laybach suffisent maintenant pour décider une question aussi peu importante que celle de mon séjour à Bologne ».

Trieste, le 21 février 1821 (42).

(42) Comte, puis duc de Blacas (1770-1839) compagnon d'exil du comte de Provence (Louis XVIII) qui, devenu roi, le nomma, en 1814, Secrétaire d'Etat, Ministre de sa maison et, à son retour de Gand, pair et ambassadeur. En 1830, il suivit les Bourbons en exil.

Le monastère de Corbara

(Résumé historique)

Une excursion du port de l'Île Rousse au couvent de Corbara (5 km.) est des plus captivantes par la route qui serpente en une douce montée, à travers des champs d'oliviers et de riches plantations d'orangers, de cédratiers et d'amandiers.

Jusqu'à la blanche chapelle de San Paolu, la vue a une belle échappée sur la mer au bleu si intense qu'il fait penser au « *dolce color d'oriental zapphiro* » du Dante, chantant, dans ce vers, l'admirable teinte azurée de la Méditerranée.

Cet oratoire est dominé par une dernière arête de ce petit mont Guido (400 m. d'altitude), dont le nom rappelle l'auteur de la branche corse des Savelli, fondateurs des castels et villages de Guido, de Sant' Antoninu, de Speloncatu, de Bracaggiu, de la Torre-d'Aregnu, de Santa Reparata et de Corbara, connus aussi sous la dénomination généalogique des Pinaschi : descendants du comte Pinito, premier seigneur du fief de Balagne et fils aîné du guerrier romain Guido de Sabellis, vainqueur en l'an 816 des Sarrasins de cette province (1).

Sur cette colline, aux flancs tapissés d'aloës, d'eucalyptus, de figuiers de Barbarie, de lentisques et de palmiers, les hameaux de Corbara l'orientale sont disposés en forme d'éventail et se dorent aux premiers rayons du soleil, surgissant du Col d'Alboriente où, ainsi que son nom l'indique, blanchit l'aube riante du matin.

Corbara est riche en souvenirs historiques qui méritent d'être cités, en particulier :

(1) Cf. **Chronique** de Giovanni de la Grossa.

N.-D. DES DOULEURS : chapelle de l'an 1700, renfermée dans la salle d'Armes de l'ancien castel de Corbara, fondé en 1375 par le comte Mannone (Alaman) Savelli, dit Pinasco, seigneur de Corbara, et démantelé par les Génois en 1515.

HAMEAU DE GUIDO (400 m. d'altitude), ancien village sur le camp de Guido de Savelli (IX^e siècle) ; vue superbe sur la plaine, la mer, et parfois le soir, sur les Alpes Maritimes. Il comprend également : *maison avec mâchicoulis* (en ruines), fondée en 1515 par Mannone, fils de Lanza-lavo Savelli, caporal de la Corbara et le vieux *manoir de Guido* : édifié en 1590 par Mannone, petit-fils du précédent Mannone où, en 1768, le général P. Paoli reçut les délégués d'Argajola, alliés des Génois, et décida la naissance de la ville d'Ile-Rousse (2). Il fut incendié en 1798 par le Commissaire révolutionnaire B. Arena, ennemi politique de ces Savelli de Guido de la Corbara. Il fut restauré en 1801 (3). Tout près, s'élève la *chapelle Saint-Jacques* : (fin du XVI^e), fondée en souvenir du comte Jacques Savelli de la Corbara, gouverneur de l'île de Candie, mort à Rome en 1570 et sur le roc du Pinzu, « le Pied du Diable » : empreinte mégalithique.

SAINT-ROCH : chapelle avec tableau, inscription et armoiries de son fondateur : David de Sabellis, un des douze Nobles en 1607.

NOUVELLE ÉGLISE PAROISSIALE (construite de 1640 à 1720) : tryptique sur bois du XV^e siècle (sacristie) ; maître autel en marbre de 1750 (monument historique) ; lampe avec couronne comtale, offerte en 1620 par le prince Honoré Savelli de Rome, à son parent, le comte Jean-Baptiste Savelli de la Corbara, vice-gérant du Royaume de Corse à Bastia.

SALICASTRI : fontaine avec bas-relief en marbre et ins-

(2) Arrighi : **Histoire de P. Paoli.**

(3) Renucci : **Histoire de la Corse.**

cription : « *Ave, fons salutis, Maria.* 1590 (Je vous salue Marie, fontaine du Salut) ».

Corbara a eu d'illustres enfants, en particulier : *Danielli*, médecin de Louis XIII, Roi de France (xvii^e) ; *Davia Franceschini*, Impératrice du Maroc (1756-1799) et *J.-B. Franceschini-Pietri*, secrétaire de l'Empereur Napoléon III (1814-1915).

Si le temps manque pour visiter ce gros bourg, surnommé par le docteur P. Morati (1700), « *le grenier et le magasin à blé de la province* » et « *la clé de la Balagne* » par l'historien de Germanes (1756) passé la fontaine de Salicastri, suivez les sinuosités du mont Sant' Angelu (565 m. d'altitude) par la route en corniche, bordée de cystes et d'asphodèles diaphanes.

Jusqu'au cimetière du village, le regard porte sur la vaste plaine de Balania, la chapelle corbaraise de Saint-Cyprien, de style gothique, autour de laquelle s'élevait l'ancienne cité phénicienne de Balanea, qui a donné son nom à la Balagne, puis, sur la mer scintillante où se mirent les bastions du port d'Argajola et, au sud-ouest, sur les arêtes de Bracaggiu et d'Occi.

Après les tombeaux, au sommet du petit mont Céliu (Coelius) (400 m. d'altitude) apparaît enfin la délicieuse vallée de Laziu (le Latium corse), arrosée par le Tévère (Tibre) et montrant parmi de majestueux oliviers l'historique couvent de Corbara, la vénérée chapelle de N.-D. de Laziu, édifiée, d'après l'archéologue Romulus Carli (1894), par le chef Guido de Savelli, et un peu plus loin, un ancien hameau de Corbara, (depuis 1792) village de Pigna (du nom d'un faubourg de Rome), fondé, d'après le docteur J.-D. Bartoli, de Pigna, au xvii^e par Consalvo, capitaine des troupes, puis vassal du chef romain précité.

COUVENT DES FRANCISCAINS (1456-1789)

En l'an 1456, les R. P. Mariano, de Muru, et Mat

teo, d'Occhiatana, apprécièrent les sources cristallines du Sant'Angelu et la douceur toute virgilienne de ce verdoyant vallon de Laziu, pour établir les constructions d'un monastère de Franciscains, que les chroniques nomment : *le couvent de Saint-François de la piève d'Aregnu*.

Au cours des siècles, ce cloître fût considéré comme le panthéon de la région. De nombreuses dalles en marbre de son église portent, en effet, de symboliques arbres de vie sur les sépultures des Consalvi, Franceschini, Mariani, Pariggi, Passani et celles des Savelli de Balagne (branches de Corbara et de Sant'Antoninu) sont indiquées par des emblèmes héraldiques sur divers caveaux et des armoiries de la maison patricienne des Savelli de Rome, gravées aussi sur une épitaphe de 1615.

La chronique de Montegiani (1500), relate que le chef corse Rinuccio de la Rocca, ami de Lanzalavo (Lancelas), fils de Rinuccio Savelli, seigneur de Corbara et noble d'Aragon en 1456, enterra, dans cette église, son enfant Giudice, âgé de 14 ans, mort accidentellement près de Ville de Paraso, pendant une *Veduta* contre les Génois en 1482.

Les chroniques franciscaines des R.P. F. Conzaga, S. Vitali et P. de la Rocca donnent également les noms de nombreux bienheureux qui ont laissé à ce couvent l'impérissable parfum de leurs vertus, sainteté et miracles.

Le R.P. Mariani François-Antoine, dit Padre Rosso, de Corbara, y fit ses premières études avant de devenir docteur en toutes sciences (*Doctor utriusque juris*) de l'Université de Salamanque, puis recteur de l'Université de Corte où il fut le défenseur de la cause française à la *Consulta* de 1768 et pendant son généralat, Pascal Paoli, chef des Corses, dit le Père de la Patrie (1725-1807) venait passer un mois d'été dans ce célèbre monastère corbarais.

Après 332 ans, les Franciscains l'abandonnèrent au cours de la Révolution Française et les 2.164 volumes de

leur bibliothèque, parmi lesquels de précieux manuscrits, sur l'histoire de la Balagne, furent nationalisés et détruits. (*Inventaire du 23 octobre 1789*).

COUVENT DES DOMINICAINS (depuis 1857)

En 1857, le cloître n'était plus qu'un amas de ruines et les jardins vendus; l'église seule avait été entretenue par les habitants à cause des nombreux caveaux de famille.

Le R.P. Bourard, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, de passage dans la région, remarqua cet emplacement. Il demanda et obtint de la commune de Corbara le droit de reconstruire le Monastère, et de l'Evêché, l'autorisation d'ouvrir une école de garçons. Cet éminent religieux fut prieur de 1857 à 1862 et périt en martyr, fusillé par les Communards de Paris en 1871. Le R.P. Cormier fut prieur en 1862 et parvint, plus tard, Maître général de l'Ordre des Dominicains en 1904.

En 1863, les Dominicains de Paris furent remplacés par les Dominicains italiens, expulsés de leurs provinces, lesquels y restèrent jusqu'à l'arrivée du Noviciat français en 1884.

Pendant cette période de 1863 à 1884, le couvent reçut les R.P. Ziglara, né à Bonifacio, et Vannutelli, qui devinrent cardinaux et Didon, prédicateur de N.-D. de Paris, envoyé en pénitence par le pape Léon XIII.

Ce célèbre dominicain écrivit là sa *Vie de Jésus* et de nombreuses lettres; celles du 6 juillet 1880 donnent cette appréciation sur le climat corbarais, d'été et d'hiver :

« J'aime ce climat corse. Il est sec, lumineux, chaud, ardent, plein de vivacité. Il n'engraisse pas, il stimule et cependant il ne dévore pas. Je le trouve très favorable au travail et à l'étude. La tête n'est pas lourde, on ne se sent pas pris de sommeil comme en France, aux jours accablants de juillet.

« La saison d'hiver est un printemps ici. Les champs sont

« verts, l'air est tiède, la mer est bleue. En plein décembre, jusqu'à 10 heures et plus, je suis à ma fenêtre, regardant le ciel comme je le ferais en France, aux jours d'été. Et cependant, malgré la tiédeur de l'air, il n'y a aucune mollesse dans ce climat corse, rien qui rappelle Cannes, Nice, Naples. Tout est vigoureux. On se sent sur un sol de granite. Le soleil darde avec force ses beaux rayons, le vent secoue rudement son aile, la mer a des reflets d'acier. Sa grâce toute bleue semble protégée par une cuirasse métallique ».

C'est également dans ce cloître que d'autres célèbres dominicains contemporains firent leurs études ; tels les R.P. Janvier, Sertillanges, etc...

Le 23 avril 1903, la loi contre les Congrégations expulsa les neuf vieux religieux restés au couvent depuis le départ du noviciat en 1895.

Les bâtiments tombèrent bientôt en ruines et, du 17 octobre 1914 au 23 juillet 1918, les internés allemands dévastèrent le cloître et complétèrent la dégradation des dalles en marbre de l'église, transformée en dortoir.

Toutefois, le vitrail derrière le maître autel en marbre, représentant le baiser mystique de Saint-François et de Saint-Dominique, s'est conservé par miracle à travers ces tourmentes et symbolise dans ce monastère le passage de ces deux ordres religieux, approuvés par Honorius III, l'un des six papes Savelli de Rome.

Jacques Constant, dans son : *M^r. Urbain* (Excelsior du 8 juin 1923) a fait une pittoresque description de ce cloître et nous donne une réelle idée de son état de délabrement :

« Dans un site incomparable, à quinze cents mètres de Corbara, l'ancien couvent des Dominicains accroche au flanc du Sant-Angelu, la blancheur de ses murs. Le vieux Corse, qui me servait de cicerone, introduisit dans la serre, une énorme clé noire et la porte monumentale s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés.

« De ce qui fut naguère, une ruche bourdonnante, il

« reste une carcasse solennelle que le temps ruine avec lenteur. Ses cloches se sont tuées, la sandale des moines n'éveille plus l'écho sonore des couloirs, le plâtre des plafonds s'effrite et les feuilles mortes tourbillonnent sur le carreau rouge du réfectoire. Partout, la solitude, le silence, la désolation.

« Les jardins aussi sont demeurés à l'abandon, mais là, la nature a poursuivi dans une certaine mesure, l'œuvre des anciens maîtres. Eucalyptus, amandiers, oliviers, plantés par les moines ont grandi ; les rosiers continuent de fleurir sans être émondés et les pervenches mêlent leurs corolles bleues aux corolles blanches des cystes sauvages.

« Cependant, j'avais gravi par un sentier en lacets, un rocher au sommet duquel se dresse, au milieu d'un fouillis de verdure, une vierge décapitée, et de là, j'embrassai un panorama dont la beauté me ravit.

« Par une suite de gorges, de pentes couvertes d'oliviers, la colline descendait jusqu'à la plaine d'Argajola (de Balania) et à l'horizon, frémissante sous la caresse ardente du soleil, la mer saphirée miroitait ».

En juin 1926, la commune de Corbara autorisa les Dominicains à rentrer au couvent et en 1927, les R.P. Gardeil, Noel, Bezine, secondés en 1928 par les R.P. Lacombe, Bechet, Obin, Fouquet-Duparc, Lenetz, etc... firent effectuer la remise en état de ce couvent historique, le plus ancien et le plus beau de l'île de Corse.

Seule, la traditionnelle et majestueuse croix en bois du Mont Sant-Angelu, qui avait été remplacée en 1894 en présence du R.P. Fruhwirth, Maître général de l'Ordre des Dominicains, n'est plus là ; elle a été anéantie par la foudre en 1910.

De ce fait, cette cîme altière, couronnée de verdoyants lentisques, ne répond plus exactement à la belle description de ce pic faite par Guy de Maupassant, lors de sa visite au Père Didon. (Journal « *Le Gaulois* », numéro du 5 octobre 1880).

L'œuvre des Dominicains de Corbara sera complète lorsque les bras ouverts d'une nouvelle croix en ciment



Le Roi de Rome

Ce buste, qui a été érigé récemment à Ajaccio, sur l'initiative de M. Poli, Chef de Bureau aux Beaux-Arts, est l'œuvre de M. Elie-Jean Vézien, Premier Grand Prix de Rome.

armé protégeront à nouveau cette province de Balagne, dite le « Jardin de la Corse », où nos pères ont écrit, de leur sang, tant de belles pages d'histoire et de foi.

Pierre SAVELLI DE GUIDO,

*Membre perpétuel
de la Société d'Archéologie Lorraine.*

BIBLIOGRAPHIE

VOICI L'HOMME. — Drame en trois actes et en prose, préface de Béatrice Elliot, suivi de DANTE, poème, par J. A. Mattei (1). — Que J. A. Mattei n'ait pas subi l'influence d'un Maeterlinck, cela nous surprendrait. C'est en tout cas l'impression que nous avons eue en lisant son œuvre.

Mais même inspiré d'un génie littéraire, un écrivain peut créer et se révéler parfois supérieur, par l'idée comme par la forme, à la personnalité qui l'inspira.

Au premier acte, la scène se situe dans un village montagnoux, à l'époque de la venue du Messie. Milca, une jeune fille pauvre, vit avec sa mère. Elle s'est promise à Korah, un pâtre qui voit d'un mauvais œil un compétiteur amoureux en la personne du chef du village Hiram. Disons que Milca aime secrètement ce dernier, esprit supérieur, par qui elle devine d'être aimée. Une lutte sourde s'engage entre les deux hommes, pendant que la jeune fille, indécise, ne sait vers lequel faire pencher ses préférences.

Cette intrigue, comme toutes les intrigues amoureuses, se traiterait simplement banale si, parallèlement, il ne se jouait une action autrement capitale. Et c'est ici qu'intervient la puissance constructive de l'auteur dont on perçoit le vif intérêt qu'il porte à la question sociale.

Oh ! nous n'ignorons point que le genre a tenté certains auteurs dramatiques, mais il y a la facture, et celle de Mattei est, pour tout dire, géniale. En voici d'ailleurs l'argument.

La naissance du Christ a remué jusqu'au tréfonds de leurs fibres les couches populaires. Il y a, dans le village, un saint ermite du nom de Dan, féru des anciens prophètes, par la bouche desquels il parle et prophétise lui-même.

Écoutons-le :

« Les temps sont révolus. Le monde va revivre, car un enfant nous est né. »

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière... »

« On ne fera plus de mal ; on ne détruira plus ! »

Aussitôt on décide de partir pour aller, à l'instar des Mages

(1) 23, rue de Mostaganem, à Oran.

accourus de l'Orient, se prosterner devant le Sauveur. L'enthousiasme est général. Seul Korah demeure sceptique, irondeur, parfois farouchement agressif cependant que sur les instances de Milca, il suivra les pèlerins.

Mais une autre idée hante le cerveau du Chef du village, inspirée par Dan. Il en fait part à Milca qui s'y rallie. Le prophète avait dit : « **Tant que les hommes ne se grouperont pas sous une même main pour aller tous ensemble dans la même direction, la destruction totale les menacera** ». Cette idée réside dans la conquête du monde. Et notez que ce n'est pas pour lui que Hiram veut exécuter ce projet colossal, mais pour **leur Roi** qui vient de naître. Aussi on discute et les aperçus philosophiques et sociaux éclatent en dogmes fulgurants.

Nous voici, au troisième acte, parvenus à l'avant-dernière étape ; nos pèlerins vont s'embarquer pour le but final. A ce moment, le pâtre Korah se refuse d'aller plus loin. Il veut retourner à sa montagne et exige que Milca le suive. Qu'il s'en aille donc puisqu'il n'a pas la foi, mais Hiram s'oppose à ce qu'il emmène la jeune fille qui, dit-il, lui est nécessaire pour l'aider dans sa tâche. Le pâtre, dont la rude nature a des bouillonnements de révolte, attire à lui Milca et menace d'un poignard Hiram en le défiant. Séduite par ce geste brutal, Milca opte pour Korah. C'est que depuis quelques jours, ébranlée, elle ne se sent plus de taille à jouer, auprès de Hiram, le rôle de premier plan qu'elle avait accepté de tenir. Désespéré par ce revirement imprévu, le Chef s'effondre, car Milca était son Egérie et, sans elle, il ne se sent plus capable de rien. Aussi, malgré les prières du prophète, il renoncera à sa gigantesque entreprise. Comme quoi, le pouvoir d'une femme peut avoir d'influence sur les grandes destinées d'un homme.

Désormais nous n'avons plus besoin de Hiram. La pièce s'achèvera sur une dissertation émouvante entre Dan et un tout jeune homme de rencontre à qui le premier, en mourant, prédira un rôle immense dans le concert universel ; ce jeune homme c'est celui qui baptisera un jour Jésus : il se nomme Jean. Et nous voilà élevés sur les sphères inaccessibles d'une métaphysique abstraite.

Ce résumé trop bref ne peut donner qu'un bien faible aperçu de cette pièce solidement charpentée. Intrigue d'une philosophie âpre et douloureuse où il est démontré que les plans les plus merveilleusement humains peuvent être anéantis, faute d'une entente mutuelle des hommes.



Dante, qui clôt la plaquette, est un poème adressé en hommage au sublime poète et où l'auteur, en fin classique qu'il est, déplore que les hommes ne sachent point

**Chercher dans ton humaine et divine épopée
Les secrets douloureux de notre obscur destin.**

Cela fait songer à cet autre poème de Victor Hugo, tiré des **Voix Intérieures** et portant le même titre :

**Le génie au front calme, aux yeux pleins de rayons,
Le Virgile serein qui dit : Continuons.**

Poète, J.-A. Mattei l'est et puissamment, qu'il s'exprime en prose ou en vers alexandrins. — Sébastien DALZETO.

Les lettres de Joséphine et d'Hortense Beauharnais à Eugène Beauharnais. — C'est une chance que les lettres échangées entre les Beauharnais, tout au long de l'épopée napoléonienne, non seulement aient été conservées, mais soient enfin publiées, chez Plon, avec une **préface** de M. Jean Hanoteaux qui les situe dans leur ambiance historique. Le duel féroce qui mit aux prises les Buonaparte et les Beauharnais, personnifiés dans Joséphine et ses deux enfants du premier lit, apparaît là dans toute sa tragique brutalité et il faut s'estimer heureux, encore une fois, que l'on n'ait pas, sous prétexte de sauver des mémoires qui n'ont plus rien à redouter de l'Histoire, songé à dépouiller de leur contenu les cartons jalousement conservés par les descendants directs d'Eugène, duc de Leuchtenberg, qui ont, d'ailleurs, gardé ce titre bavarois. Leur authenticité est doublement assurée : par l'examen des écritures d'abord, par la provenance même de ces documents ensuite. Ces querelles intestines entre le clan des Buonaparte et les alliés du César dépassent, en effet, les limites de la petite Histoire pour rentrer dans le cadre de l'Histoire tout court et ce n'est qu'en lisant ce livre qu'on se fera une exacte idée de leur gravité, car elles ont, en plus d'un cas, agi sur Napoléon et influencé sa manière de voir et d'agir. Le beau côté n'est pas aux Buonaparte et l'indolente Joséphine fut victime de leur âpre vendetta. Que Napoléon l'ait soutenue, c'est certain, mais qu'il n'y ait pas mis toute l'énergie qu'on en eût attendu, ce ne l'est pas moins. Les sourdes intrigues, les ténébreuses menées nous rejettent, ici, dans le domaine de la tragédie grecque. L'Impératrice, du moins, aura pu déverser ses angoisses dans le sein de sa famille et si, plus d'une fois, ses bavardages inconsidérés avec des tiers ont jeté de l'huile sur le feu, au lieu d'apaiser le conflit, du moins rencontrons-nous dans ces missives une source de renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. Pour Hortense, ses lettres à son frère ne sont pas moins fécondes en révélations curieuses et piquantes. Cette admirable femme était un trésor de bonté et de dignité. Je rappellerai que le meilleur témoignage porté sur elle est celui de la comtesse de Blessington, quand elle vécut en sa compagnie, en 1828, à Rome. Voir son curieux volume **The Idler in Italy**, p. 395-398 de la réédition Beaudry, Paris, 1839. C'est là aussi qu'on trouve le si curieux passage sur Madame Mère, que la **Revue des Deux Mondes** avait traduit, le 15 octobre 1832, à sa **Chronique de la Quinzaine**, anonyme, p. 239-241 et que le Baron Alberto Lumbroso a redonné — ignorant qui en était l'auteur — au tome III, octobre 1902-mars 1905, de sa **Revue Napoléonienne**, p. 97-99. — Camille PITOLLET.

Revue de la Presse

Les forêts corses. — M. Croce, dans la **Dépêche Corse** du 15 décembre 1935, a publié, d'après le **Journal Officiel**, un intéressant article sur nos forêts. On y voit que notre département forme la trentième conservation des Eaux et Forêts et occupe le sixième rang pour sa surface forestière. Avant lui viennent, par ordre d'importance l'Ariège, la Moselle, les Basses-Alpes, le Bas-Rhin et les Vosges. Il y aurait dans l'île 45.980 hectares de forêts qui auraient rapporté 616.970 francs en 1920, 451.750 en 1925, 254.760 en 1930, soit un produit moyen de 417.874 fr. par an et 9 francs par hectare, chiffres dérisoires si on les compare à ceux des autres départements.

Le retour d'Egypte. — Bonaparte serait, d'après M. Maestrati, parti d'Alexandrie avec deux avisos et deux frégates, soit le 23 août à 5 heures du matin, soit le 24 à 9 heures du soir. Le 30 septembre probablement, il fait escale à Ajaccio. Le 1^{er}, palabres au sujet de la quarantaine et débarquement le soir, un mardi. Le général et sa suite restent dans la ville du 1^{er} au 7 octobre (lundi). Là l'ancien garde national Barberi, qui a servi sous les ordres de Bonaparte en 1793, et le Consul de France à Cagliari, Coffin, mettent le général au courant des événements en Europe. Celui-ci se conduit comme un dictateur : il destitue, fait arrêter, emprunte, paie la solde de ses soldats, etc. Le 7 octobre il y a fête et bal, chez Bonaparte, dans sa maison restaurée. Mais l'amiral Ganteaume a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir et le soir, à la tombée de la nuit, le général s'embarque en cachette sur le **Muiron**, rejoint le lendemain par les trois autres navires. Le mercredi 9 octobre, à midi, la petite escadre arrive à Fréjus-Hyères et, à 6 heures du soir, le général et sa suite partent pour Paris, où ils arrivent le 17 octobre. (**Petit Marseillais** du 21 décembre 1935).

L'approvisionnement d'eau à Ajaccio. — Dans le plan d'extension de sa ville natale, Napoléon avait prévu la captation des eaux de la Lisa et la dérivation de la Gravona. A ce moment la ville n'avait qu'un puits intra-muros et une citerne sur l'emplacement de la caserne Abbateucci. On complétait l'approvisionnement en allant puiser de l'eau à l'embouchure du Prunelli. On commença par alimenter deux réservoirs avec les eaux du Cannettu. En 1812, Robiquet, avec l'aide de 800 prisonniers autrichiens, capta les cinq sources pures de la Lisa, sur les pentes de la Punta, qui fournissaient alors 91 litres à la minute ; depuis elles ont fortement diminué à cause du déboisement. Sous le Second Empire, le roi Jérôme fit commencer le projet de dérivation de la Gravona. La Troisième République l'acheva. Mais le problème n'est pas résolu maintenant que la ville a dépassé les 25.000 habitants prévus par Napoléon. (**P. M.** du 11 février).

Letizia Bonaparte. — A l'occasion du centenaire de la mort

de Madame Mère (2 février 1936). Mlle Lydie Peretti a publié chez l'éditeur Plon une étude biographique que nous n'avons pas reçue mais qui, à s'en tenir au compte rendu de l'**Ile de Beauté** du 15 février, est un livre bien documenté et très émouvant.

De nombreux articles ont paru sur cette admirable mère. L'un des plus documentés et des plus exacts est celui de M. Charles Terrin, dans le **Temps**, que le P. M. a reproduit (7 mars). Il insiste avec raison sur l'énergie virile de la femme, sur sa dignité dans les épreuves multiples qu'elle eut à subir au cours d'une existence de 86 ans (1750-1836).

A Monaca. — Cette abbesse, à laquelle Pascal Paoli fait si souvent allusion dans ses lettres, était une sœur de Dominique Rivarola. Elle s'employa activement à seconder le président de la République corse, dont elle fut une collaboratrice, dévouée jusqu'au sacrifice. C'est elle qui se rendit à Capraja, après la conquête de cette île par Achille Murati, et prit toutes dispositions utiles à l'égard des prisonniers. C'est elle qui surveillait à Livourne l'embarquement de la poudre et des balles, envoyées à la jeune République corse. Mais moins heureuse que cette autre femme corse, Bianca Rossi, qui avait joué la carte française et qui gagna, la Monaca assista à la défaite de son grand homme Paoli et à la fin de son rêve : l'indépendance corse (**P. B.**, 24 et 25 février).

I Tralavetani, sont les habitants de ce château de Tralavetu qui fut, de bonne heure, une position fortifiées, commandant la plaine du Campoloru et la route de l'intérieur, vers Ajaccio. Les Romains s'établirent vraisemblablement dans la région, car on y a trouvé ce beau sarcophage d'enfant qui a été déposé au Musée d'Ajaccio. C'est à propos du même château qu'eut lieu le célèbre incident qui coûta la vie au duc Arrigo bel Messere, seigneur de la Corse, dont la justice est restée légendaire. (Cf. Giovanni de la Grössa. — **P. B.** 27 février).

Les seigneurs d'Ornano remontent probablement au XII^e ou au XIII^e siècle et ont été les ancêtres de la famille des princes de Faucigny-Lucinge. Ils descenderaient d'un Arrigo, seigneur de Chigliu ou de Gigliu en Corse, qui aurait eu dans sa descendance Giudice della Rocca. Les ruines du château de Gigliu existent à peu de distance de l'embuscade, dans laquelle Sampiero fut attiré et assassiné, sur une colline, entre le pont de la Pietra sur le Prunelli et le village de Cauro. On trouverait là non seulement les derniers pans de mur du repaire fortifié, mais aussi d'autres vestiges tels que le tombeau d'un seigneur de Gigliu, creusé dans le rocher et une inscription. (**P. B.** du 28 février).

La colonie de Chiavari. — M. Maestrati raconte dans le **P. M.** la triste destinée de cette colonie de 700 Génois, venus de Chiavari sur le continent, dotés de 250 bœufs et vaches, établis sur le golfe d'Ajaccio, à un kilomètre du rivage, dans un bas-fond

humide (7 janvier 1714). On avait construit, dans cet endroit sans eau potable, une double rangée parallèle de maisons.

Une année plus tard, le paludisme décimait les colons. Les autorités génoises s'enfuyaient à Ajaccio, les Corses de l'intérieur commencèrent à leur chercher querelle. Deux ans plus tard, les survivants les abandonnaient et se retiraient dans la ville voisine. Le souvenir de cette mésaventure est conservé dans cet anathème : « **Chi tu sia spintu cume un chiavarese !** » 71 ans plus tard, le gouvernement français recommençait une tentative, qui pour avoir été moins désastreuse n'en constituait pas moins un échec.

Les recensements en Corse. — En attendant celui de 1936, le **P. B.** donne les chiffres de la population en Corse depuis un siècle : en 1793, **180.658** ; en 1811, **174.572** ; en 1821, **180.348** ; en 1826, **184.407** ; en 1831, **184.979** ; en 1841, **216.559** ; en 1846, **184.407** ; en 1851, **184.979** ; en 1841, **216.559** ; en 1846, **226.090** ; en 1851, **232.732** ; en 1856, **237.262** ; en 1867, **259.861** ; en 1873, **258.507** ; en 1876, **262.701** ; en 1881, **272.639** ; en 1886, **278.501** ; en 1891, **288.596** ; en 1896, **290.868** ; en 1901, **295.589** ; en 1906, **291.160** ; en 1911, **290.961** ; en 1926, **289.890** ; et en 1931, **297.235**. (**P. B.**, 29 février).

Prosper Mérimée en Corse. — Le **Mercur** de France dans son numéro du 1^{er} mars a publié, sous la signature de Maurice Parturier, l'itinéraire suivi par Mérimée, lorsqu'il vint en mission officielle pour inventorier les monuments historiques de la Corse. Un croquis permet de suivre ses déplacements. Embarqué à Toulon le 15 août 1839, il débarqua à Bastia le 16, visita Mariana, puis Aleria, en passant par Castellare et Cervione (Sainte Cristine) et dut, le 26 août, repartir de Bastia pour Ajaccio, où il arriva le 31 août d'après Marcaggi, le 28 peut-être. De là il se rendit à Sollocarò par la vallée du Taravu (Stazzona) et excursionna jusqu'au château d'Istria et le 5 septembre il partit pour Sartène. Après avoir dessiné en passant les deux menhirs, qu'on appelle les Moines, il fit un crochet sur Arbellara, rendit visite à Colomba, puis au dolmen de Fontanaccia (Cauria), nota aux environs la présence de neuf menhirs et se rendit à Bonifacio, pour y voir ses églises, à Portuvecchiu ses remparts, à Carhini son église, à Levie, et à Santa Lucia son couvent. De là il revint à Ajaccio, se dirigea sur Cargèse (église de Sagona, statue d'Apricciani, qui n'a pas disparu comme le croit le rédacteur de l'article) et avant le 30 septembre il avait rejoint Bastia par Ajaccio. De là il alla jusqu'à Muratu (Saint Michel) et à Saint Florent (Sainte Marie). Il fit ensuite une excursion dans le Cap corse (Catherine de Siscu, tour dite de Sénèque) par Piétranera (où il situera la maison de Colomba) et enfin le 7 octobre, il était de retour à Bastia et s'y embarquait pour Livourne. — On pourra comparer cet itinéraire avec celui qu'a dressé Marcaggi dans *Les Sources de Colomba* (*Revue de Paris*, 15 juillet 1928). — Le voyage avait duré six semaines. Le 5 avril 1840 paraissaient les **Notes d'un voyage en Corse** et le 1^{er} juillet la **Revue des Deux Mondes** publiait **Colomba**.

L'accroissement d'Ajaccio. — En 1582, après 90 ans de fondation, la ville contenait **1.500** âmes ; en 1615, **2.401** ; puis **4.000** en 1740 ; **4.701** en 1794 ; **7.658** en 1826 ; **8.920** en 1831 ; **11.226** en 1841 ; **14.541** en 1866 ; **16.545** en 1872 ; **17.050** en 1876 ; **20.197** en 1891 ; enfin en 1926 le chiffre est de **23.392** et en 1931 de **23.917** (officiellement). Il faut prévoir 50.000 avant un demi-siècle. (**P. M.**, 4 mars).

Le comte de Grandmaison. — Trois personnages de ce nom jouèrent un rôle dans l'histoire de la Corse : Claude Milin de Grandmaison, inspecteur général des subsistances militaires en Corse, qui fut tué dans une embuscade à Ponte-Vecchiu et enseveli dans l'église de Venacu (9 octobre 1771) : son frère, Alexandre Paul, qui était commissaire des guerres et fit apposer une plaque en marbre dans l'église qui conservait le corps de Claude. Enfin le maréchal de camp de Grandmaison, qui fut adjoint à Marbeuf en 1768. Peut-être est-ce Alexandre-Paul. Il conquist le Cap corse, après avoir forcé les lignes de défense des Corses à Patrimoniu et participa à l'expédition Chauvelin qui se termina par l'échec de Borgu. C'est lui qui occupait Oletta, quand eut lieu la tentative d'égolement des Français, célèbre par l'épisode de Maria Gentile, lui encore qui s'empara de la forteresse de Nonza, qu'aurait défendue le capitaine Casella. Renucci est, nous semble-t-il, le seul historien qui parle de cet incident dont Guerrazzi a tiré son beau récit romancé. (**P. B.** 5 mars).

Bianca Rossi. — Cette femme de génie, née Colonna Bozzi, écrit M. Maestrati dans le **P. M.** (10 mars), fut un des agents les plus habiles et les plus tenaces de la cause française en Corse et l'un des adversaires les plus dangereux de l'occupation génoise. On lui doit l'idée de la création d'un régiment Royal-Corse qui s'illustra dans les différentes campagnes militaires du règne de Louis XV. Elle y fit entrer ses deux fils et ses deux neveux, qui devinrent généraux ou colonels. Le Royal-corse fut la pépinière de nombreux officiers corses, qui devinrent par suite des propagandistes de l'annexion à la France. On connaît le rôle des Francophiles en 1768-1769.

Paoli et l'esprit de clan. — L'*Achivio storico di Corsica* a soutenu cette théorie que Paoli voulait bien accepter le protectorat français, mais à la condition que la Corse restât indépendante. Le **P. B.** a discuté cette affirmation et l'a contredite avec de nombreux arguments. Si Choiseul se trompa sur le compte de Paoli, au point de lui offrir le titre de colonel du Royal-corse pour prix d'une abdication, la Constituante fut plus avisée et plus psychologue en le nommant général en chef des gardes nationales de toute la Corse. Grâce à cela, il cessa d'être autonomiste et appliqua avec rudesse les lois françaises (11 mars).

Les villes corses. — L'accroissement des villes corses est rapide et remarquable. En 1741 Ajaccio et Bastia avaient res-

pectivement 4.000 et 5.000 habitants, soit le treizième de la population totale de la Corse. En 1831, elles avaient 8.920 et 9.531, soit le dixième. En 1931, elles arrivent à 25.000 et 44.628, soit le quart. Corte est passée de 1760 à 5.936 ; Calvi de 1.060 à 2.827 ; Sartène de 1.500 à 6.479. Une dizaine de centres sur 350 agglomérations totalisèrent le tiers de toute la population. Portu-Vecchiu est passé de 300 à 4.746 ; Proprianu de 0 à 1.946 ; Ile Rousse de 237 à 2.182. Peu de départements ont connu un pareil déplacement de la campagne vers la ville. (**P. B.** 14 mars).

La venue de saint Paul en Corse. — Eternelle question qui demeure sans réponse faute de preuves certaines. Un collaborateur du **P. B.** examine la tradition orale sur laquelle s'appuient les partisans de cette venue de l'apôtre dans notre île. Monseigneur de la Foata dans ses **Notes sur l'église de Corse** a passé en revue les auteurs qui en ont fait mention et dont le plus catégorique est l'évêque de Châlons, Prime, dans sa *Topographia martyrorum* : « Au temps de Néron, Paul allant en Espagne, prêcha en Corse ». Pierre Cynée, Filippini aussi en parlent mais sans preuves. L'abbé Letteron s'y est arrêté et a conclu ainsi : « Rien ne s'oppose à ce que saint Paul soit allé en Espagne comme il en avait l'intention et qu'il ait fait escale, pendant ce voyage, en Corse. Une tradition si profondément enracinée dans le cœur des insulaires doit avoir un fondement sérieux. » (18 mars).

Théodore de Neuhoff. — Comment Théodore, petit noble de Westphalie, premier et dernier roi élu de notre pays, a-t-il conçu le projet de libérer les Corses de la tutelle génoise ? Sa parenté avec Wachtendonk, général des Impériaux qui vinrent dans l'île pour combattre les insulaires soulevés contre Gênes et se firent battre, explique qu'il ait jeté les yeux sur notre petite patrie. Pendant son séjour à Gênes et à Livourne, Théodore fut peut-être, comme le soupçonne son historien Glay, attaché au service d'espionnage de François, duc de Lorraine, descendant de Sampiero qui rêvait d'une royauté en Corse. Ce projet ayant échoué, Théodore le reprit à son compte et, comme il ne manquait ni de savoir-faire, ni d'éloquence, ni de prestance, qu'il savait persuader et qu'il avait de nombreux commanditaires, il réussit et fut élu en 1736. Mais ce Théodore ne fut qu'un brillant météore et personne ne se soucie, en 1936, de célébrer ce centenaire. (**P. B.** 19 mars).

La famille Simon de Buochberg. — A propos de la mort récente du maire de Corte, le **P. B.** rappelle l'origine de sa famille. Venu, en 1778, avec le régiment suisse de Salis-Grisons, le premier Buochberg corse y fut nommé capitaine, épousa une Arrighi de Corte et c'est ainsi qu'il s'installa définitivement dans cette ville, dont il allait être le commandant de place. Il était donc le compatriote du Bertora ou Bertola, arrivé en Corse au temps de Sampiero et au service de Gênes, ainsi que du Fesch de 1756. Les Simon étaient de Draguignan et les Buochberg de Suisse. Leur union se fit au XVIII^e siècle.

Le Conseil des Anciens à Ajaccio. — Au ^{xvi}^e siècle, le conseil municipal d'Ajaccio était, semble-t-il, élu par tous les citoyens issus de la première colonie génoise. Il comprenait vingt-sept membres. Ce sont eux qui désignaient les cinq ou six Anciens qualifiés de Magnifiques et chargés de choisir les fonctionnaires subalternes : le syndic qui faisait exécuter leurs décisions, le greffier qui les enregistrait, le capitaine qui assurait la police, les **ministrali** qui dirigeaient l'approvisionnement, le procureur de la commune qui résidait auprès du gouverneur, l'orateur qui se rendait à Gênes. Paoli remplaça les Anciens par les frères du commun et le podestat. (**P. B.** 24 mars).

Une énigme historique. — Le journal **La Corse Libre**, que son directeur, M. Trojani, a bien fait de ressusciter, publie sous ce titre : « une énigme », un extrait de mémoires secrets concernant l'arrivée de Théodore en Corse. Le récit semble être le rapport d'un agent secret du gouvernement français. Les premiers faits et gestes de l'unique roi de Corse y sont minutieusement relatés. Il est incontestable que cette équipée de l'aventurier allemand, à laquelle se prêtèrent nos ancêtres, surprit les gouvernements de l'époque, comme elle nous surprend encore. Si la conduite postérieure du baron permet de supposer des rapports avec le ministre anglais, on peut aussi croire qu'au début de sa carrière il fut un agent espagnol. De nombreux indices confirmeraient cette hypothèse. Hyacinthe Paoli, qui se rallia sans grande hésitation à sa cause, aurait pu nous le dire si sa correspondance intime nous avait été transmise. Mais j'ai raconté ailleurs comment ses archives, découvertes dans une paroi de la cheminée de sa maison natale à Stoppia nova, avaient été jetées au feu par une femme ignorante. J'arrivai pour les sauver quelques heures trop tard et, devant ma désolation, la coupable murmura : « **Pe' sti scartafaccioli !** » qui nous révèle le mot de l'énigme ? Peut-être les archives d'Espagne. (26 mars).

Les Corses sont-ils des Ibères ? — On sait que cette hypothèse est celle de notre collaborateur M. Mathieu Ambrosi (Cf. Revue de la Corse n° 98). M. Fumaroli s'y rallie entièrement dans un article du **P. M.** du 30 mars. Il y signale succinctement les nombreuses raisons sur lesquelles se fonde son opinion. Nous croyons comme lui que la toponymie pourrait à ce sujet rendre de grands services.

Le village d'Omessa. — Le colonel Berlandi, dont nous regrettons vivement la mort récente, avait composé une petite monographie sur ce centre si important par sa position stratégique. Il commande à un défilé, les Strette, où se livrèrent de nombreux combats. **Marseille-Matin** en a publié plusieurs extraits dans lesquels l'auteur, après avoir parlé des origines (d'ailleurs douteuses) de cette agglomération, signale les principaux faits qui s'y déroulèrent : l'arrivée du seigneur toscan Colonna (ancêtre de la famille Colonna de Giovellina au ^{xii}^e siècle, la construction d'une grosse tour (Tourione) par Ver-

doni, ancêtre des Verdonacci, le rôle des trois évêques d'Omessà, Ambrogio, Giovanni et Natalino dont notre savant collaborateur, le général Colonna de Giovelina, a raconté les aventures dans le Bulletin de la Société des Sciences historiques de la Corse, le combat des Strette livré par Sampiero à Fornari, etc. Les personnalités de ce village y sont également indiquées : Franceschino, compagnon de Sambucucciu d'Alandu, de qui est issue la famille Franceschini ; Cristofari qui, après avoir bataillé sous les ordres de Sampiero, suivit Alphonse d'Ornanu en France et y accomplit une brillante carrière, etc.

Le Code civil et l'esprit napoléonien. — Dans une Revue américaine : **Légion d'honneur**, un article consacré aux trois juristes français : Charlemagne, Saint-Louis, Napoléon, célèbre ce dernier : « Ce fut un des plus grands juristes de tous les temps. Dès le lendemain de brumaire, il songea à réaliser un code. Il fut l'esprit vivifiant de la commission de jurisconsultes et... ses interventions dans les débats furent une série de splendides surprises, tantôt pertinentes et décisives, tantôt enveloppées dans l'étréscillante trame d'un rêve... etc. L'égalité des citoyens, la saine vie familiale, et la tolérance religieuse sont des principes qu'il inséra dans le Code. » Et voici la conclusion : « Les cinq codes représentent l'épanouissement d'une grande idée : l'unité et la largeur du rayonnement du droit français. Ils concrétisent un nouvel esprit. Avec clarté et concision, ils tracent les règles qui devraient gouverner une nation moderne et civilisée. La codification napoléonienne a exercé une influence patente sur le droit de plusieurs nations. Son influence s'est étendue sur l'Amérique. Bien que plus d'un siècle se soit écoulé, le code, sans changement essentiel, est encore la loi française. Il demeure comme un des rares livres qui aient influencé le monde entier ». Ce magnifique et légitime éloge d'un étranger est signé : Edouard Ridley Finch.

NOUVELLES

en quelques lignes

La crise en Corse. — D'un discours du président de la Chambre de commerce de Bastia, dont la fonction affirme la compétence, nous extrayons ce passage : « La crise qui s'est abattue sur le monde entier n'a pas épargné la Corse ; des industries ont été d'autant plus touchées qu'elles sont moins nombreuses. Son commerce, handicapé par les charges supplémentaires que lui impose son insularité et par la diminution du pouvoir d'achat de ses habitants, se trouve à peu près ruiné. Son agriculture, privée de mesures de protection suffisantes et des encouragements nécessaires, se voit obligée de renoncer à la lutte avec les autres pays producteurs. Son économie, me-

née par l'abrogation de quelques privilèges qui lui restent encore et qu'une administration prévoyante et juste lui avait octroyés et auxquels elle se cramponne toujours, se trouvent fortement compromises. Le tourisme enfin, dont elle avait le droit d'attendre des ressources inépuisables, se meurt. »

Les revenus de la Corse. — Dans l'intéressant rapport de M. Philippe Renucoli, avocat, sur la rénovation économique de la Corse, on trouve ce passage : Les Corses vivent actuellement et modestement des ressources suivantes, de leur production vendue ou consommée sur place, de leurs exportations représentant d'après la balance commerciale une centaine de millions, de quelque 150 millions de francs de pensions, traitements, allocations dont voici le détail : pensions civiles et militaires 76.204.400 fr., allocations d'attente 8.938.000 fr., pensions sur fonds spéciaux 1.337.000 fr., Caisse nationale des retraites 474.600 fr., retraites ouvrières 3.160.700 fr., Légion d'honneur et médaille militaire 360.000 fr., invalides de la marine 3.710.000 fr., chemins de fer départementaux 393.000 fr., assistance aux vieillards, infirmes et incurables 11 millions ; au total 105 millions environ auxquels il faut ajouter les traitements des fonctionnaires, les allocations aux femmes en couches, les mandats des particuliers à leurs familles et les secours divers, soit 150 millions.

Les recouvrements fiscaux. — Le rapport rédigé en fin d'année par le Trésorier payeur général déclare : La Corse a versé en 1934 pour ses contributions et taxes assimilées 13.469.400 fr. ; pour l'impôt général sur le revenu 3.568.700 fr., soit au total 17.038.000 fr., mais plus de 7 millions restaient à recouvrer, soit près d'un tiers. Comme contribution sur les bénéfices de guerre, les Corses ont payé 6.396.400 fr. (sur 7.325.000 qui étaient dûs). Les amendes et condamnations pécuniaires ont atteint la somme de 1.075.335 fr. dont 515.808 seulement ont été payées. Les régies financières ont perçu et versé au Trésor : 26.240.596 francs dont 11.878.395 fr. pour l'enregistrement, 12.294.157 pour les douanes, 2.248.043 pour les contributions indirectes, dont il faut déduire 4.401.289 fr. comme fonds de subvention.

Le Trésor a, au contraire, dépensé 160.866.345 fr. (près de 21 millions en plus sur l'année précédente) et versé 101.417.683 fr. pour les pensions civiles. Il a dû retirer à la Banque de France 264 millions, tandis qu'il ne lui versait que 52.455.000 fr. — Ce tableau n'est-il pas suggestif ?

Nos forêts. — D'après le Conservateur des forêts de la Corse, leur superficie totale est de : 132.852 hectares, soit 46.713 hectares de forêts domaniales et 86.138 hectares de forêts communales.

Les récoltes de 1935. — Voici, d'après le *Journal Officiel*, la production de quelques cultures (les chiffres entre parenthèses se rapportent à l'année 1917, statistique officielle du ministère de l'Agriculture) : maïs, 610 hectares de surface cultivée

et 10.980 quintaux de production (800 et 13.600) ; haricots secs, surface cultivée 270 hectares et 2.700 qx (1.000 et 15.000) ; pois secs, 10 hectares et 100 qx (70 et 1.000) ; fèves, 50 hectares et 750 quintaux (150 et 2.550) ; pommes de terre, 2.200 hectares et 198.000 qx (3.000 et 120.000) ; betteraves fourragères, 10 hect. et 2.000 qx (0 et 0) ; prairies artificielles, 1.300 hectares et 78.000 quintaux (1.700 et 56.000). Rien pour le millet, les lentilles, les féverolles, les topinambours, les betteraves industrielles, les navets.

Pour la récolte fruitière les chiffres ont été les suivants : pommes à couteau, 6.000 qx ; poires 2.000 (en 1917 le chiffre avait été de 20.000 pour les poires et les pommes) ; châtaignes, 500.000 qx (300.000) ; noix, 800 qx (3.000) ; olives, 90.000 qx (400.000) ; pêches, 1.000 qx (400) ; abricots, 400 qx (130) ; cerises 5.000 qx (2.000) ; prunes, 4.500 qx (1.100) ; pruneaux, 500 qx (500) ; oranges, 6.000 qx (2.000) ; mandarines, 1.000 qx (1.500), cédrats, 10.000 qx (8.000) ; citrons, 1.000 qx (1.000) ; fraises, 100 qx (0) ; amandes, 6.000 qx (12.000) ; figues, 3.000 qx ; chasselas, 2.000 quintaux ; raisins de table, 10.000 qx (4.050). Bien que tous ces chiffres ne soient qu'approximatifs, il est bien visible que l'évolution de la culture fruitière est marquée. Les anciens produits : châtaignes, olives, amandes sont en régression, tandis que la production des fruits proprements dits et des raisins de table a fortement augmenté.

Le tabac. — D'après notre Chambre d'agriculture, la culture du tabac, qui était une exception en Corse avant 1912, n'a pas cessé de s'étendre depuis cette date. En 1919, les besoins nés de la guerre avaient porté la production à 20.000 kgs. Les manufactures Job et Alban, installées dans l'île, rendaient certaine la vente de la récolte. Celle-ci passa successivement de 40.000 kgs en 1920 à 90.000 en 1921, à 170.000 kgs en 1922, à 285.000 en 1923, à 350.000 en 1924, à 450.000 en 1925, fournis par 140 planteurs. Mais l'offre ayant bientôt dépassé la demande on s'adressa à l'Etat, providence universelle, qui envoya une mission d'études dans l'île. Elle affirma que la Corse pourrait fournir un excellent tabac. On encouragea donc par des primes la plantation ; un contrôleur de la régie la surveilla, mais les achats officiels furent maigres et, au contraire, la Régie intensifia la vente de ses produits en Corse, concurrençant les deux manufactures précitées qui restreignaient leurs achats. Le résultat se devine : la production tomba à 80.000 kgs et l'espoir d'une grosse vente tant caressé s'évanouit. La Chambre d'agriculture demande donc que l'Etat protège les tabacs insulaires par un droit de 120 francs au kilog sur les cigarettes étrangères (il est de 25 actuellement) et que la Régie intensifie ses achats dans l'île.

Les eaux d'Orezza. — Les quinze maires du canton d'Orezza ont sollicité du Conseil général la déchéance du Concessionnaire « dont la carence et le mauvais vouloir finiront par tarir complètement une source de prospérité de la région ». Certes les eaux d'Orezza mériteraient une renommée universelle ;

leur exportation devrait enrichir la Corse, tout en fournissant une panacée à des milliers de malades. La Concessionnaire fait-elle le nécessaire pour cela ? dans une conversation que nous avons eue avec elle il y a deux ans, elle nous avait fait part de ses doléances et surtout de l'indifférence des médecins corses, dont l'attitude négative à l'égard de notre source ferrugineuse paralysait ses efforts. Peut-être faudrait-il, avant de condamner irrévocablement Mme Thibert, lui permettre de s'expliquer devant une Commission impartiale et en premier lieu lui fournir les moyens de communiquer avec la gare de Folelli par une route qui ne serait pas une fondrière continuelle. Nous ne connaissons pas de route plus mauvaise et, pour notre part, nous avons juré de ne plus jamais l'utiliser.

Nos routes. — Les lamentations, à leur sujet, continuent : étroites, mal tracées, mal empierrées, mal goudronnées. Nous sommes garant qu'il n'y a là aucune exagération. Voici ce qu'écrivait un journaliste : « nous avons fait dernièrement le trajet de Marseille à Nice en automobile ; nous avons roulé comme sur un billard, sur des artères spacieuses, d'une largeur de 12 à 20 mètres, sans aucun fossé en bordure et sans qu'on puisse découvrir le moindre nid de poule. Comme les crédits ne manquent pas, cinq cylindres étaient en plein fonctionnement pour procéder à la remise en état de certains tournants dont on corrigeait les courbes avec le plus grand soin. Tous les travaux étaient surveillés avec soin par des ingénieurs, des techniciens éprouvés et responsables, non par de pauvres cantonniers incompetents et inconscients contre lesquels je n'ai aucune prévention ». Cela est parfaitement exact. Un voyage en automobile sur cette route est un enchantement. Une promenade sur une route corse est une souffrance morale et physique, quand ce ne sont pas les tourments de l'enfer par anticipation.

Les usagers de nos routes départementales ne nous démentiront pas si nous écrivons que, sauf quelques rares exceptions, elles sont indignes d'un département qui compte sur le tourisme pour relever son économie. Notre préfet lui-même a dit au Conseil général : « Le réseau routier est en mauvais état et nécessiterait pour la réfection totale des seuls chemins départementaux plus de 25 millions. Les routes nationales, grâce à l'ingénieur en chef, ont obtenu un crédit de 14 millions 800.000 francs. » Faisons un vœu puisque cela est permis en période électorale. Puissent nos routes, mises en état, soutenir la comparaison avec celles du continent ! L'administration aura alors donné à la Corse l'élément capital de sa prospérité économique.

Le port de Bastia en 1935. — Le Bureau du port communique la statistique suivante : 1.296 navires, au lieu de 1.377 en 1934, ont fréquenté ce port. Il y eut donc 81 navires de moins ou 19.327 tonnes. Cette diminution peut être attribuée à la politique des sanctions vis-à-vis de l'Italie, qui a réduit nos échanges avec la péninsule voisine.

Pour Macinaggiu. — Les maires du Cap corse réclament l'aménagement de ce petit port qui dessert 8.000 habitants environ et présente un intérêt stratégique et économique.

Nos archives départementales. — Du rapport de notre érudit archiviste, M. Aimès, nous extrayons un passage dans lequel il signale l'existence d'un fond particulièrement intéressant pour la Corse à Barcelone, sous la rubrique Chancellerie. Le classement est fait par règnes : Jaime V (1281-1327) et Alphonse V (1416-1458). M. Aimès demande l'inscription au budget du Conseil général d'un crédit permanent pour frais de mission à l'étranger en vue du dépouillement de l'Archivio di stato à Gênes. Nous connaissons pour les avoir effleurés ces trésors de notre passé et nous félicitons sincèrement l'archiviste d'avoir pensé à en extraire la substance au moyen de visites fréquentes. S'il y parvient, nos descendants lui devront beaucoup.

Les familles nombreuses en Corse. — L'Académie, dont les revenus baissent, n'a pu décerner le prix Cognacq qu'à trois de nos compatriotes, Raffalli, cantonnier à Nocariu, qui, pour six enfants, a touché 20.000 fr., Antonini, boulanger à Arapessa qui pour six enfants a reçu 8.000 fr., ainsi que l'adjudant Paganelli. Mais la médaille de la famille française a été décernée à une quarantaine de mères de famille corses : médaille d'or pour 10 et 11 enfants, d'argent pour 8, de bronze pour 6 et 7. Le ministre ne croit-il pas que quelques grains de mil iraient bien avec la décoration. Quand une dame Casanova (de Gap), ou Giovanni, ou Chiaroni d'ailleurs, a élevé une dizaine d'enfants, n'a-t-elle pas contribué davantage à la grandeur de la patrie que tel fonctionnaire doté d'une croix pour avoir rempli ses fonctions pendant 15 ou 20 ans. Si notre République ne met pas à l'honneur nos mères de famille et ne leur vient pas mieux en aide, elle prépare le lit de mort d'une France qui se dépeuple.

Découvertes préhistoriques. — On aurait découvert entre San Gavinu de Carbini et Zonza trois menhirs encore debout et les débris de cinq ou six autres, cassés à leur base par des paysans désireux de les incorporer à leur mur de clôture. Ils se trouveraient au lieu dit **Pianu di e Stantare**. Il est regrettable que l'**île de Beauté**, à qui nous devons ces renseignements, n'ait pas été plus documentée par son correspondant.

C'est la première fois que de tels vestiges sont signalés dans cette région.

Réparation archéologique. — Le service des Beaux-Arts a fait relever et cimenter fortement les deux menhirs de la vallée du Rizzanese, qui avaient été récemment renversés par quelque chercheur d'or dont l'esprit aura été brouillé par une fausse légende et qui aura espéré découvrir un trésor à la base de ces deux monolithes.

Classement des Sanguinaires. — Le même ministre a décidé le classement des îles dites Sanguinaires dans la liste officielle des monuments et sites naturels et historiques, conformément au vœu émis par le Comité départemental des sites et monuments. Les acquéreurs récents de ce domaine ne pourront donc pas modifier l'état des lieux.

Le classement a été également accordé à l'église Saint-Martin de Siscu, moins pour son architecture que pour les pieuses reliques qui y sont conservées. On en trouvera la liste dans l'inventaire donné au **Marseille-Matin** par son correspondant (n° du 24 octobre). Les lecteurs auront à choisir entre l'admiration et l'incrédulité.

Le couvent de Valle d'Alesani. — M. Bereni, ancien gouverneur des colonies et conseiller général du canton d'Alesani, a déposé un vœu tendant à une restauration au moins sommaire du couvent qui est un de nos monuments les plus vénérables et dont l'église serait depuis longtemps abandonnée et peut-être en ruines si le dévouement de l'abbé Girolami ne l'avait jusqu'ici préservée de cette double catastrophe. M. Bereni demande un secours de 20.000 fr. au moins pour permettre à la commune de Piazzoli d'effectuer les réparations les plus urgentes. Quand on a eu la tristesse de considérer l'état pitoyable du couvent d'Orezza, où nos pères se réunissaient si souvent pour prendre leurs décisions nationales, on souhaite du fond du cœur que pour l'honneur des Corses et la sauvegarde de leur piété un pareil sort soit épargné au couvent d'Alesani.

Buste du roi de Rome. — M. Poli, chef de bureau au secrétariat des Beaux-Arts, dont le patriotisme corse ne manque jamais l'occasion de se manifester, avait sollicité et obtenu du ministre, le 17 janvier 1935, la commande d'un buste en bronze du roi de Rome, pour être attribué à la ville d'Ajaccio. M. Poli avait confié au sculpteur Vézien, premier grand prix de Rome et l'un des meilleurs artistes de la capitale, l'exécution de cette sculpture, en lui donnant comme modèle la miniature d'Isabey, que l'Empereur préférait. Le buste vient d'être érigé dans le petit jardin qui fait face à la maison Bonaparte, à l'occasion du centenaire de la mort de Letizia. Nos lecteurs en trouveront la reproduction ci-jointe et pourront admirer la si belle œuvre de M. Vézien.

Manifestations artistiques. — A la fin de l'année écoulée, une exposition d'œuvres artistiques a été organisée par Mlle Poggi dans une des salles du théâtre de Bastia. Ce fut le quatrième salon bastiais. Le nombre des exposants montra que l'initiative était heureuse et que le public corse ne se désintéressait pas de l'art, comme on l'a parfois prétendu.

L'Opéra de Marseille a représenté le ballet **La Grisi**, composé par notre compatriote Henri Tomasi, grand prix de Rome, auteur de cet opéra, **Ajax**, dont la critique musicale a fait de vifs éloges.

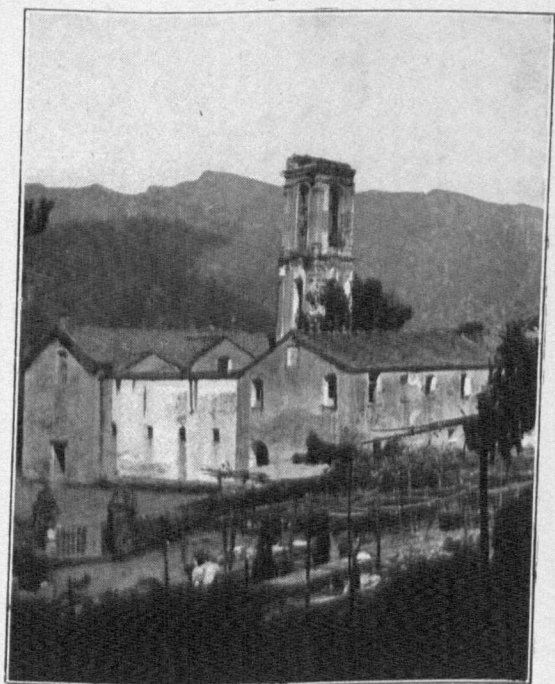
La beauté féminine est aussi une œuvre d'art. C'est pourquoi nous signalons qu'une demoiselle Desanti, d'Ajaccio, a été proclamée reine des reines de toutes les provinces françaises, lors du concours qui a eu lieu à Nice, à Paques.

La Corse à l'Exposition de 1937. — Un Comité, présidé par le comte Peraldi, l'animateur de l'Essitac d'Ajaccio, a été désigné pour préparer la participation de la Corse à une manifestation qui sera comme une glorification du régionalisme français. Les personnalités qui composent ce Comité nous donnent la certitude que rien ne sera négligé pour faire briller notre petite patrie, si elle obtient les concours financiers qu'elle espère. L'emplacement de l'exposition corse est magnifiquement choisi à l'extrémité de l'île des Cygnes sur la Seine, avec une vue incomparable sur les jardins du Trocadéro (malheureusement détruit) et l'esplanade des Invalides. Le projet d'architecture du centre régional corse a été confié après concours à MM. Fratacci et Casabianca, architectes expérimentés, à qui on ne peut faire qu'un reproche, celui d'avoir conçu un devis trop grandiose et d'avoir voulu que la Corse fût la mieux représentée. Mais il faut compter sur le Conseil général de la Corse, sur les Chambres de commerce et d'agriculture, sur les municipalités, sur toutes les collectivités corses du département, du continent et des colonies, sur tous les Corses riches et, ajouterons-nous, sur l'activité patriotique du président, le comte Peraldi.



Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.



Couvent d'Alesani

Ce monument a remplacé celui que le père Parente, compagnon de Saint-François, avait fondé en 1250 et où s'étaient réfugiés les Giovannali, exterminés par la Croisade. Le beau clocher du couvent actuel a dû être décapité de la partie supérieure qui menaçait de s'écrouler et l'église est l'objet d'un pèlerinage annuel.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant, crier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{re})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A.
ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et le BOULANGERIE FINÉ

SPÉCIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Rd.

Cap Corse

'Damiani'

VRAIE MARQUE



Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 20; Arrivée à Portu-Vecchiu, 12 h. 30.

Train n° 3. — Départ 8 h. 16; Arrivée à Ajaccio, 15 h. 25.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Bastia, 14 h. 56.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 28; Arrivée à Ajaccio, 9 h. 59.

Train n° 2. — Départ 6 h. 25; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ 6 h.; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 6 h. 20; Arrivée à Bastia 11 h. 02.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33.

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15 (remplace le train 15 le dimanche).

Train n° 56. — Départ 9 h. 33; Arrivée à Bastia, 11 h. 02.

Ce train est mis en marche les lundi, mercredi, jeudi.

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 50 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 40 (dimanche, lundi, jeudi) et à 18 h. 56 le vendredi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 25 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. 14 les mardi, vendredi, samedi; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Eté de la Compagnie Fraissinet

CONTINENT-CORSE

Dimanche midi, Nice-Calvi (dimanche 18 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Ile Rousse (mardi 19 h. 15);
Mercredi 24 h., Livourne-Bastia (jeudi 6 h.);
Mercredi 15 h. 45, Marseille-Bastia (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 14 h. 30, Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Jeudi 21 h., Nice-Ajaccio (vendredi 6 h. 30);
Vendredi 20 h., Toulon-Calvi (samedi 5 h. 15);
Samedi 21 h., Nice-Bastia (dimanche 6 h.).

CORSE-CONTINENT

Dimanche 23 h., Ile-Rousse-Nice (lundi 6 h. 15);
Lundi 12 h., Calvi-Nice (lundi 18 h.);
Lundi 16 h. 30, Bastia-Marseille (mardi 7 h. 15);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);
Mercredi 20 h., Ajaccio-Nice (jeudi 5 h. 30);
Mercredi 21 h., Calvi-Toulon (jeudi 6 h. 30);
Jeudi 12 h., Ile-Rousse-Nice (jeudi 18 h. 30);
Jeudi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 10 h. 45);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice (samedi 6 h.);
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille (dimanche 7 h. 45).

N.B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif ; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGREABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. La première personne paie place entière, la deuxième 3/4, la troisième demi place et chacune des suivantes quart de place ; 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie ; pour 6 personnes la réduction supplémentaire est de 25 %. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 309 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits :

Vous ne paierez de Paris à Marseille que 75 francs en plus du billet de 3^e classe.